L'ÉMOTION N'A PAS DE COULEUR

N°69 · JANVIER 2026

N/B

UN AIR DE DÉJÀ VU...

Incursion des USA au Vénézuela

CONTRE VENTS ET MOLLAHS

La jeunesse Iranienne en rupture

ÉCHEC ET MAT

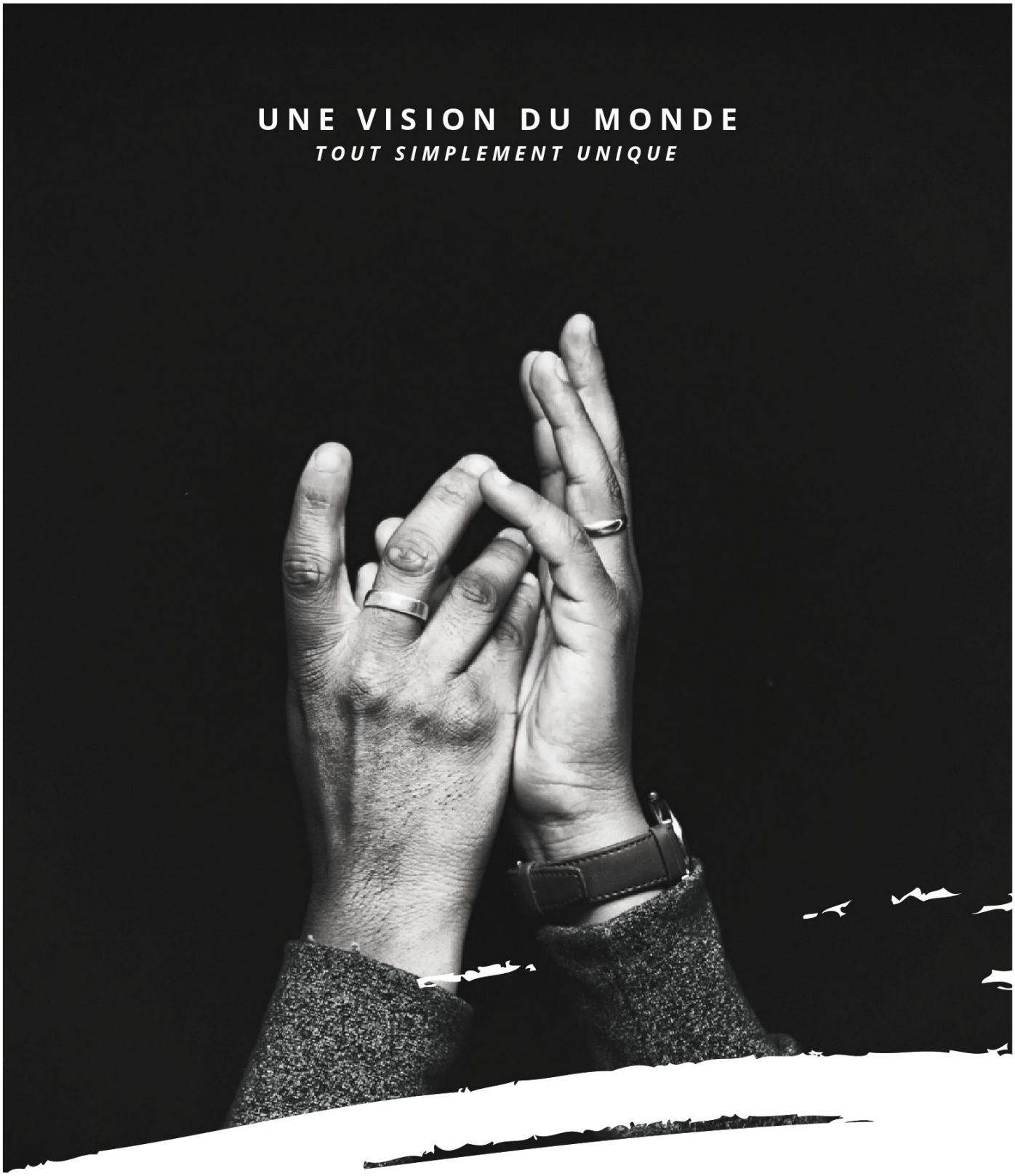
Revanche de l'échéquier

DEPUIS L'ÂGE DE PIERRE

L'invention de la monogamie

UNE VISION DU MONDE

TOUT SIMPLEMENT UNIQUE



Folie Argentique

LE MONDE ET LA CULTURE...
À UNE PHOTO PRÈS ?

NOIR ET BLANC 2026

Sommaire
N.B 01/26

C.A Andoni

04. Impérialisme américain : Maduro en zonz, Trump jubile

12. Anselm Kiefer, le peintre qui éblouit les ruines

14. Histoire : Pourquoi grecs et romains aimaient le phallus ?

38. Iran. : La république islamique peut-elle céder ?

46. Eva Jospin métamorphose le Grand Palais

50. Monogamie, plus vieux mensonge du monde ?

68. Coin du feu : la bande dessinée du mois !

88. Échecs à la folie : Regard sur ce jue iconique

Noir & Blanc est édité par :
Clotilde Andoni édition
8 rue des peupliers
17 000 La Rochelle
Mensuel : Édition janvier 2026

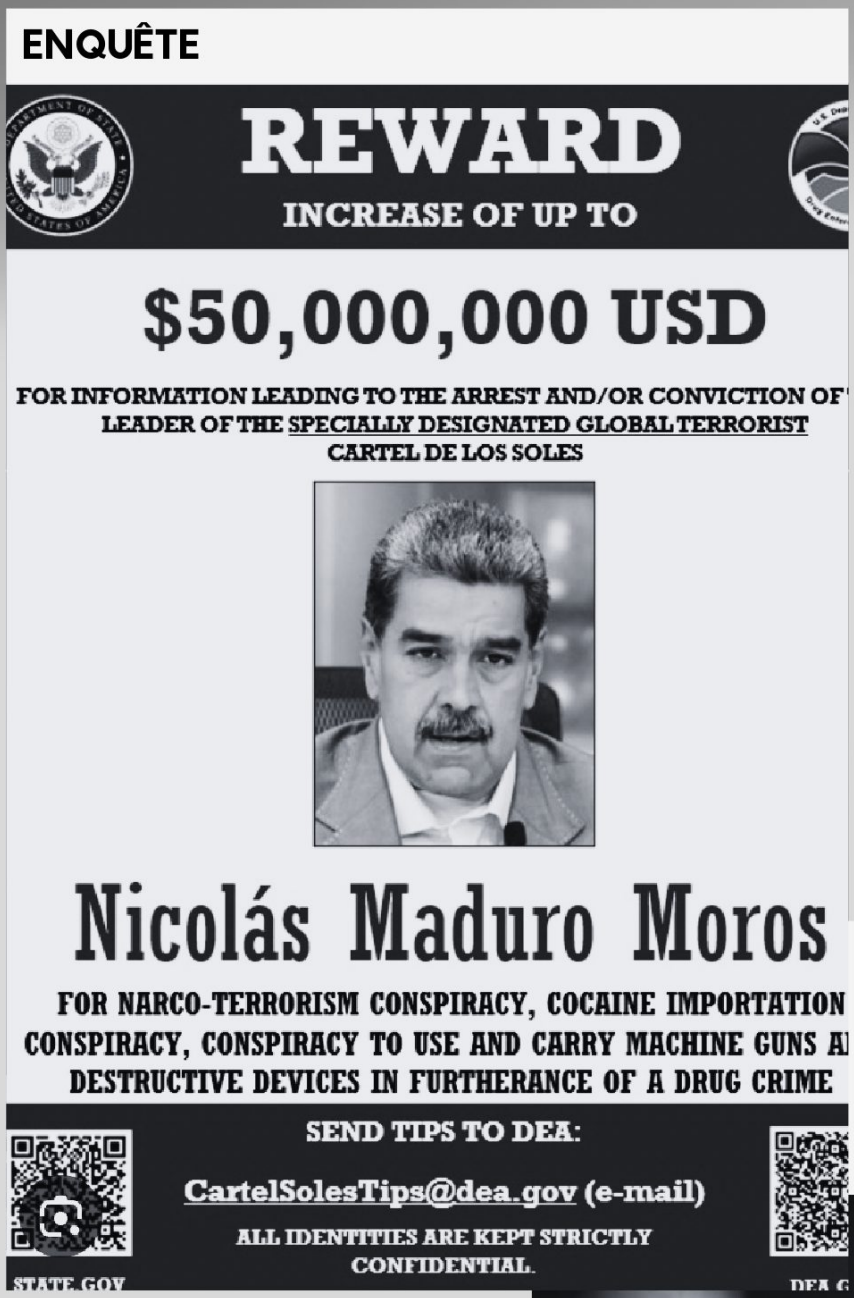
Directrice de publications :
Lucie Pinzano
Rédacteur en chef :
Tom Vong
Rédacteur adjoint : Marion Melle

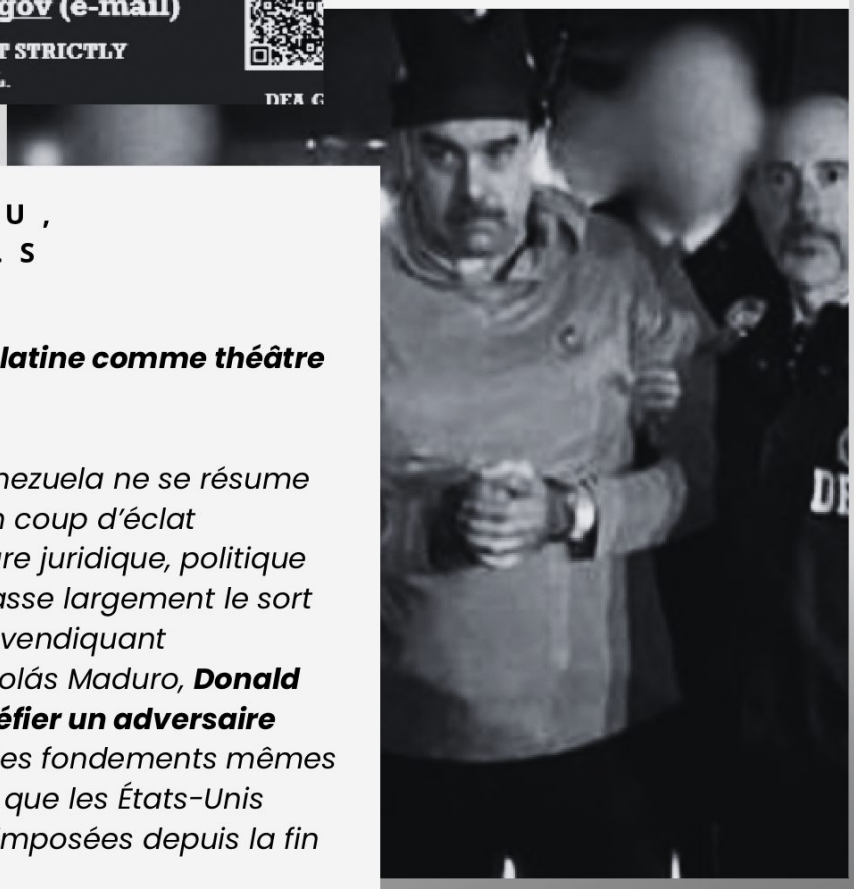
Design en chef : *Marjorie Xheni*
Aide à la rédaction : *Céline Bui*
Aide à la maquette : Rémi Brun

Merci à nos photographes : Raphaël Botin (@Rbotin75) et Erwan Chateigner (@ECPhotos) pour leur contribution

ENQUÊTE

IMPÉRIALISME AMÉRICAIN





UN AIR DE DÉJÀ VU, INCURSION DES U.S AU VÉNÉZUELA

Le retour de l'empire : l'Amérique latine comme théâtre récurrent

L'attaque américaine contre le Venezuela ne se résume ni à une opération spéciale ni à un coup d'éclat présidentiel. Elle engage une rupture juridique, politique et symbolique dont la portée dépasse largement le sort d'un homme ou d'un régime. En revendiquant publiquement l'enlèvement de Nicolás Maduro, ***Donald Trump ne s'est pas contenté de défier un adversaire géopolitique*** *: il a mis à l'épreuve les fondements mêmes du droit international et les limites que les États-Unis s'étaient, du moins officiellement, imposées depuis la fin de la guerre froide.*

À l'issue de nos recherches, un constat s'impose : l'argumentaire avancé pour justifier l'intervention repose sur des motifs fragiles, parfois incohérents, souvent opportunistes. Cette fragilité n'est pas nouvelle. Elle rappelle d'autres séquences historiques où la rhétorique de la menace imminente, de la libération nécessaire ou de la stabilité régionale servait de paravent à une projection de force unilatérale.

En s'arrogeant le droit de capturer un chef d'État étranger dans un pays avec lequel Washington n'est pas officiellement en guerre, l'administration américaine rouvre un imaginaire que l'Amérique latine connaît trop bien : celui d'un espace considéré comme zone d'influence naturelle, terrain d'expérimentation stratégique, laboratoire politique à ciel ouvert. L'histoire récente — du Chili à l'Irak, de Panama à la Libye — rappelle combien ces interventions, présentées comme chirurgicales, ont souvent produit des déséquilibres durables et des chaos difficilement maîtrisables.

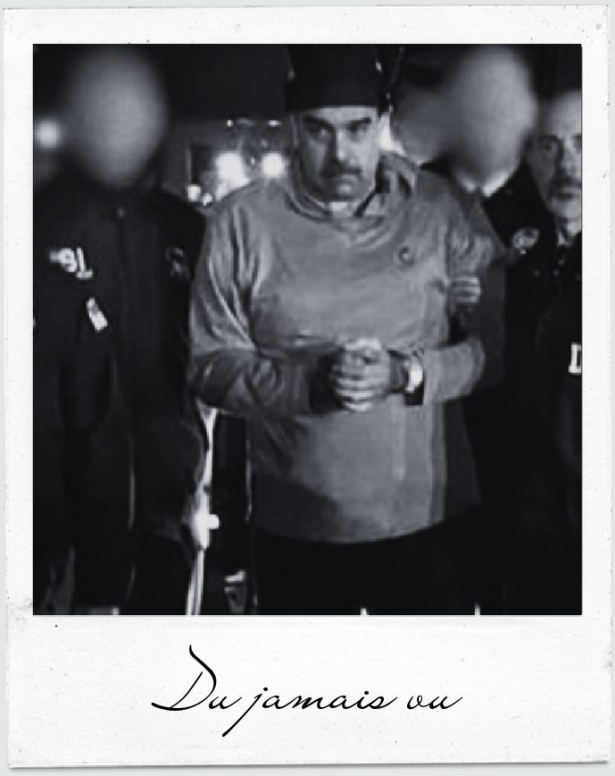
Le Venezuela devient ainsi moins un cas particulier qu'un symptôme. Celui d'un basculement plus large, où l'exception tend à devenir la norme, et où l'usage de la force, débarrassé de ses garde-fous juridiques, retrouve les accents d'un impérialisme que l'on croyait disqualifié par ses propres échecs.

Il existe des opérations militaires qui, une fois révélées, ne surprennent pas tant par leur audace que par leur familiarité. L'opération secrète baptisée Absolute Resolve, menée dans la nuit du 2 au 3 janvier, appartient à cette catégorie d'événements dont l'architecture semble déjà connue, presque archivée dans la mémoire stratégique occidentale. Objectif affiché : neutraliser le pouvoir vénézuélien à sa source, en capturant le président Nicolás Maduro et son épouse, Cilia Flores. Selon les éléments que nous avons pu recouper à partir de plusieurs enquêtes de la presse anglo-saxonne, le raid n'a duré qu'un peu plus de deux heures. Sa gestation, en revanche, s'étend sur plusieurs mois, voire davantage si l'on en croit certains signaux faibles apparus bien avant son déclenchement.

Une opération préparée de longue date

D'après des sources concordantes consultées par Noir et Blanc, les premiers préparatifs concrets auraient débuté à la mi-décembre. Mais cette phase opérationnelle n'aurait été que l'aboutissement d'un scénario mûri depuis des mois au sein de l'appareil sécuritaire américain. ***Dès le début de l'automne, une première frappe en mer — officiellement sans lien direct — avait déjà signalé un changement de posture à l'égard du régime de Caracas.***

Président ou narcotrafiquant ?



Du jamais vu

L'opération Absolute Resolve s'inscrit ainsi dans une logique de montée graduelle : pression économique, isolement diplomatique, démonstration de force ciblée, puis action clandestine décisive. Une séquence désormais bien rodée.

Les architectes civils et militaires de l'ombre

Parmi les cerveaux identifiés de l'opération figurent plusieurs figures centrales de l'appareil trumpien : Stephen Miller, Marco Rubio, Pete Hegseth et John Ratcliffe, directeur de la CIA. Tous auraient eu accès à un niveau de renseignement extrêmement précis sur la vie quotidienne du président vénézuélien.

Lors d'une allocution tenue depuis la résidence floridienne de Donald Trump, le chef d'état-major des armées américaines, le général Dan Caine, a dressé un inventaire glaçant : déplacements, lieux de résidence, habitudes alimentaires, vêtements, entourage rapproché — jusqu'aux animaux domestiques du chef de l'État. Une omniscience rendue possible, selon nos sources, par la combinaison du renseignement technique, humain et d'une fuite interne au sommet de l'appareil vénézuélien.

Une cible mouvante, une fenêtre étroite

Dans un climat de tension permanente, Nicolás Maduro aurait volontairement multiplié les lieux de repli, alternant entre six et huit résidences ou complexes sécurisés. ***Les informations relatives à sa localisation ne parvenaient aux services américains que tardivement, souvent en fin de soirée, compliquant considérablement la planification du raid.***

Cette instabilité explique en partie le degré de sophistication de Absolute Resolve, pensée comme une opération modulable, capable d'être déclenchée en quelques minutes dès confirmation de la présence de la cible. Une approche qui rappelle les doctrines d'« extraction ciblée » développées après 2011.

Une démonstration de force aérienne sans précédent régional

Une fois le feu vert présidentiel donné, l'appareil militaire américain s'est déployé à une échelle rarement observée dans la région depuis la fin de la guerre froide. Plus de 150 aéronefs — bombardiers stratégiques B-1, chasseurs F-35 et F-18, avions de surveillance — ont décollé depuis une vingtaine de sites terrestres et maritimes répartis dans la zone caribéenne et sud-américaine. ***Les appareils ont progressé à très basse altitude vers les côtes vénézuéliennes, frappant d'abord des cibles névralgiques*** : infrastructures portuaires, complexes militaires, bases aériennes, centres de télécommunication. La neutralisation rapide des systèmes de défense a ouvert un corridor permettant l'approche des hélicoptères et des forces terrestres chargées de l'extraction.

Une capture ultra-rapide : trump réussit son coup et sidère le monde !

Selon nos recoupements, les troupes s'étaient entraînées pendant des semaines sur une reconstitution grandeur nature du complexe présidentiel visé — une pratique devenue standard dans les opérations de haute valeur stratégique.

La météo comme ultime arbitre

Aussi méticuleusement préparée soit-elle, l'opération a dû être reportée à plusieurs reprises. Les conditions météorologiques, jugées défavorables, ont retardé le déclenchement final. ***Ce n'est que dans la nuit du 2 au 3 janvier, sous un ciel suffisamment dégagé pour autoriser une pénétration aérienne discrète, que la fenêtre d'action s'est ouverte.***

À 22 h 46, heure de la côte Est américaine, l'ordre de lancement a été donné depuis Mar-a-Lago. Absolute Resolve entrait alors dans sa phase la plus critique. Selon plusieurs analystes que nous avons consultés, il s'agissait de l'opération militaire la plus risquée menée par Washington depuis le raid de 2011 au Pakistan ayant conduit à l'élimination d'Oussama ben Laden.

Une supériorité aérienne écrasante, pensée comme un langage

Une fois l'ordre présidentiel validé, la mécanique s'est enclenchée à une échelle rarement observée dans la région. D'après les éléments que nous avons recoupés au fil de nos recherches — notamment auprès de plusieurs grands titres économiques et stratégiques anglo-saxons — plus de 150 aéronefs américains ont été mobilisés quasi simultanément. Bombardiers lourds B-1, chasseurs furtifs F-35, F-18 embarqués et avions de surveillance ont décollé depuis une vingtaine de bases terrestres et maritimes disséminées à travers la zone caraïbe et l'Atlantique Sud.

Les appareils ont progressé vers les côtes vénézuéliennes à très basse altitude, exploitant les angles morts des radars régionaux. Les premières frappes ont ciblé des infrastructures clés : le port de La Guaira, véritable poumon logistique de Caracas ; le complexe militaire de Fuerte Tiuna, cœur névralgique du pouvoir sécuritaire ; la base aérienne de La Carlota ; ainsi que plusieurs relais de télécommunication installés sur les hauteurs du Cerro El Volcán.

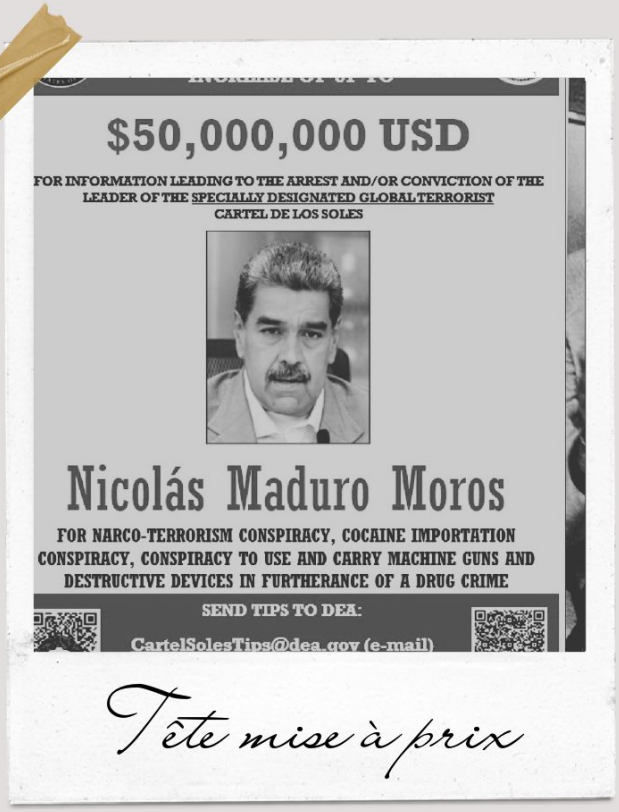
Cette phase initiale, d'une extrême brièveté, avait un objectif clair : désorganiser, aveugler, puis neutraliser toute capacité de riposte coordonnée. Une fois ce verrou levé, les hélicoptères et les unités terrestres ont pu s'approcher du complexe présidentiel sans rencontrer de résistance structurée.

Caracas plongée dans le noir

À cette démonstration de force cinétique s'est ajoutée une dimension moins visible, mais tout aussi décisive. ***Selon plusieurs sources que nous avons croisées, des équipes de cyberopérateurs américains auraient simultanément pris le contrôle des réseaux d'éclairage et de transmission de la capitale***. Caracas a été plongée dans l'obscurité, isolée du reste du pays, coupée de ses flux d'information.

Cette synchronisation entre frappes physiques et sabotage numérique illustre une évolution profonde des doctrines militaires contemporaines : la domination ne passe plus seulement par le feu, mais par la maîtrise de l'environnement informationnel et urbain.

Contraire au **droit international**



Tête mise à prix

Exfiltration ou enlèvement ?

Nicolás Maduro et son épouse ont été extraits par hélicoptère en pleine nuit. Leur destination : l'USS Iwo Jima, navire de guerre américain positionné au large, sur lequel ils sont arrivés aux alentours de 3 h 29, heure locale. Quelques heures plus tard, ils étaient transférés vers le territoire américain, direction New York. Cette séquence — capture ciblée, extraction maritime, transfert express — rappelle les schémas appliqués lors d'opérations antiterroristes de haute intensité, transposés ici à un chef d'État en exercice.

Le pouvoir comme spectacle

À plus de 2 000 kilomètres de là, en Floride, la scène prenait une tout autre tonalité. Depuis une pièce de Mar-a-Lago, Donald Trump et ses principaux conseillers suivaient l'opération en temps réel grâce à des images retransmises depuis un avion de surveillance. Une guerre vécue à distance, médiatisée instantanément, presque scénarisée.

Dans une déclaration ultérieure, le président américain a lui-même reconnu avoir suivi le raid « comme on regarde une émission de télévision ». Une formule révélatrice, tant elle dit quelque chose de la transformation du pouvoir militaire en expérience visuelle, voire en divertissement politique.

L'irruption nocturne

Aux alentours de deux heures du matin, les hélicoptères transportant les membres de l'unité d'élite Delta Force se sont posés à proximité immédiate de la résidence où dormaient Nicolás Maduro et Cilia Flores. Le lieu exact n'a pas été rendu public, mais il a été décrit comme une véritable forteresse, enfouie au cœur du tissu urbain de Caracas. Des échanges de tirs ont eu lieu. ***Un hélicoptère américain a été touché, sans conséquences majeures. L'assaut, lui, a été d'une fulgurance chirurgicale***. Selon un haut responsable cité anonymement par la presse américaine, moins de trois minutes se seraient écoulées entre les premières explosions et l'irruption des forces spéciales dans la chambre du couple présidentiel. L'arrestation a été immédiate. Sans négociation. Sans scène publique.

Pour plusieurs analystes que nous avons consultés, cette opération constitue l'une des expressions les plus nettes du pouvoir présidentiel américain hors de ses frontières depuis la fin de la guerre froide. Mobilisation de forces d'élite, appui de la CIA, prise de contrôle temporaire d'infrastructures clés : l'intervention dépasse largement le cadre d'une simple opération clandestine.

Capture rapide

Elle marque une rupture assumée — celle d'un État capable, et désormais prêt, à projeter sa puissance directement sur un dirigeant étranger, dans un pays avec lequel il n'est officiellement pas en guerre.

Ce raid, présenté comme une opération exceptionnelle, n'est peut-être ni un accident ni une parenthèse, mais le symptôme le plus visible d'un retour : celui d'une manière ancienne de penser le monde — et l'Amérique latine comme son terrain d'application privilégié.

L'enlèvement de Nicolás Maduro pose une question qui dépasse le Venezuela. Non pas celle de la légitimité d'un régime, mais celle du droit qu'un État s'arroge, seul, d'intervenir militairement sur le sol d'un autre. En ce sens, l'opération du 3 janvier ne marque pas une rupture radicale : elle réactive un logiciel idéologique ancien, que l'histoire latino-américaine connaît intimement.

L'attaque américaine contre le Venezuela ne peut être lue comme un simple épisode de politique étrangère musclée. Elle engage une remise en cause explicite des équilibres juridiques et symboliques qui structuraient, au moins en façade, l'ordre international depuis plusieurs décennies. En revendiquant publiquement l'enlèvement d'un chef d'État étranger, l'administration Trump franchit un seuil : celui où l'exception devient doctrine, et où la puissance cesse de se dissimuler derrière le langage du multilatéralisme.

Ce basculement n'est ni improvisé ni isolé. Il s'inscrit dans une généalogie longue d'interventions, de tutelles informelles et de renversements politiques menés au nom de la stabilité, de la sécurité ou de la démocratie. Le Venezuela n'apparaît alors plus comme une anomalie, mais comme le dernier maillon d'une chaîne dont les précédents ont rarement produit les résultats escomptés.

Depuis plusieurs mois déjà, les signes avant-coureurs étaient visibles. Bien avant l'enlèvement de Nicolás Maduro, la pression militaire américaine s'exerçait de manière croissante sur le Venezuela et son environnement immédiat. Dans les eaux caraïbes, porte-avions, bâtiments de guerre et milliers de soldats constituaient un dispositif impressionnant, officiellement destiné à lutter contre le narcotrafic. Des embarcations modestes étaient interceptées, parfois détruites, au nom d'une guerre contre la drogue dont la portée réelle interrogeait déjà.

L'opération du 3 janvier n'a donc pas surgi ex nihilo. Elle marque une escalade. Là où les démonstrations précédentes relevaient encore de la dissuasion et de la pression indirecte, l'administration américaine a choisi cette fois d'aller plus loin : s'emparer physiquement du chef de l'État vénézuélien. En revendiquant cet acte comme une « attaque de grande ampleur », Donald Trump a franchi un seuil que peu de présidents américains avaient assumé aussi ouvertement depuis la fin de la guerre froide.

Il serait tentant, pour légitimer ce basculement, de rappeler le profil de Nicolás Maduro. Autoritaire, répressif, à la tête d'un régime qui a durablement fragilisé le Venezuela et contribué à l'instabilité régionale, l'homme n'inspire guère de sympathie. Cet argument moral, souvent mobilisé, agit comme un raccourci commode. Mais il ne résiste pas longtemps à l'examen de l'histoire. Car si un enseignement se dégage d'un siècle de politique étrangère américaine, c'est bien celui-ci : le renversement forcé de régimes jugés illégitimes ou détestables produit rarement les effets escomptés.

En Afghanistan, vingt années d'intervention n'ont pas permis l'émergence d'un État durable. En Libye, la chute de la dictature a laissé place à une fragmentation chronique du pouvoir. En Irak, les conséquences de la guerre de 2003 continuent de hanter non seulement le pays, mais l'ensemble du Moyen-Orient — et la mémoire politique américaine elle-même.

L'Amérique latine, surtout, porte les stigmates de cette logique interventionniste. Du Chili au Guatemala, de Cuba au Nicaragua, les tentatives répétées de déstabilisation, de renversement ou de mise sous tutelle ont souvent engendré des décennies de fractures politiques, de violences et de ressentiment. Le Venezuela s'inscrit dans cette continuité historique plus qu'il n'y fait exception. Dès lors, l'enlèvement de Nicolás Maduro ne peut être lu comme un simple épisode spectaculaire ou une opération isolée. Il agit comme un révélateur. Celui d'un retour assumé à une grammaire ancienne du pouvoir, où l'Amérique latine redevient un espace d'intervention privilégié, et où l'usage unilatéral de la force se voit de nouveau présenté comme une solution politique.

Un nouvel impérialisme

L'argument avancé pour justifier l'actuel aventurisme militaire américain tient en un mot : narcoterrorisme. Une formule commode, suffisamment vague pour autoriser presque toutes les interprétations, et suffisamment chargée pour neutraliser d'emblée toute contestation. L'histoire récente montre que cette rhétorique n'est pas nouvelle. Les gouvernements ont toujours su qualifier leurs adversaires de terroristes lorsque le droit faisait obstacle à l'usage de la force.

Dans le cas vénézuélien, l'accusation frôle pourtant l'incongruité. Le Venezuela n'est ni un producteur majeur de fentanyl, ni un acteur central des circuits responsables de l'épidémie d'overdoses qui ravage les États-Unis. La cocaïne qui transite par son territoire alimente avant tout les marchés européens. ***Lier Caracas à une menace directe contre la santé publique américaine relève davantage du récit stratégique que de l'analyse criminologique.***

Cette dissonance devient plus frappante encore lorsqu'on la met en regard d'un autre épisode, passé presque inaperçu. Alors même que des embarcations vénézuéliennes étaient ciblées en mer au nom de la lutte antidrogue, Donald Trump accordait sa grâce à Juan Orlando Hernández, ancien président du Honduras, dont les liens avec un vaste réseau de narcotrafic ont été documentés durant ses années au pouvoir. Le contraste entre la sévérité affichée et les indulgences sélectives éclaire la dimension profondément politique — et non morale — de cette croisade.

La clé de lecture se trouve ailleurs. Elle apparaît de manière bien plus explicite dans la récente Stratégie de sécurité nationale publiée par l'administration américaine. Le document rompt avec les précautions de langage habituelles et affirme sans détour la volonté de Washington de réaffirmer sa domination sur l'Amérique latine. Après ce que le texte qualifie de « années de négligence », les États-Unis entendent faire respecter à nouveau la doctrine Monroe, conçue au XIXe siècle pour exclure toute ingérence européenne sur le continent, mais progressivement transformée en instrument de prééminence régionale.

Dans ce qui est présenté comme un « corollaire » propre à l'ère Trump, la stratégie prévoit un redéploiement de forces militaires vers l'hémisphère occidental, des arrestations en haute mer, un recours élargi à la force létale contre migrants et trafiquants, ainsi qu'une possible augmentation de la présence militaire permanente dans la région. ***L'intervention au Venezuela ne relève donc pas de l'exception, mais d'une doctrine assumée.***

Sous couvert de sécurité, c'est une hiérarchie ancienne qui se recompose : celle d'un continent considéré comme zone d'influence naturelle, espace où l'usage unilatéral de la force redevient pensable, et même revendiqué. L'opération Absolute Resolve n'en serait alors que la première manifestation spectaculaire — moins une anomalie qu'un signal.

Ainsi, le Venezuela apparaît comme le premier terrain d'application visible de ce nouvel impérialisme — à la fois dangereux et juridiquement fragile. En agissant sans mandat international, sans fondement légal clair et sans véritable soutien intérieur, Donald Trump ouvre une brèche dont les conséquences dépassent largement le cadre latino-américain.

Car en normalisant l'usage unilatéral de la force, Washington fournit un précédent commode à d'autres puissances désireuses d'imposer leur volonté à leurs voisins. La Chine, la Russie — et d'autres encore — n'auront guère de difficulté à s'appuyer sur cet exemple pour légitimer leurs propres entreprises de domination régionale.

Ce glissement n'est pas sans rappeler une séquence que l'on croyait pourtant disqualifiée par l'histoire récente. L'ombre de 2003 plane à nouveau. L'invasion de l'Irak, justifiée au nom d'une menace exagérée et d'un droit d'ingérence autoproclamé, avait incarné l'hubris américaine à son apogée. En renouant avec cette logique, l'administration Trump semble ressusciter un imaginaire stratégique dont les États-Unis eux-mêmes ont longtemps payé le prix.

Trump retourne sa veste

Le paradoxe est d'autant plus frappant que Donald Trump s'était, en d'autres temps, posé en critique virulent des aventures militaires de Washington. Lors de sa première campagne présidentielle, en 2016, il figurait parmi les rares responsables républicains à dénoncer ouvertement l'absurdité de la guerre menée par George W. Bush en Irak. Plus récemment encore, en 2024, il affirmait solennellement ne pas vouloir « commencer de nouvelles guerres », mais au contraire « y mettre fin ». Le contraste avec les faits est désormais difficile à ignorer.

En ordonnant l'attaque et l'enlèvement d'un chef d'État étranger, le président américain ne se contente pas de rompre avec ses engagements passés : il s'affranchit également du droit constitutionnel américain. La Constitution prévoit en effet que tout acte de guerre doit être autorisé par le Congrès. Certes, les présidents successifs ont souvent joué avec cette limite.

Mais même l'administration Bush avait pris soin d'obtenir un vote parlementaire avant l'invasion de l'Irak. Depuis 2001, les frappes ciblées menées à l'étranger ont, quant à elles, été justifiées par une loi spécifique adoptée dans le sillage des attentats du 11 septembre.

Rien de tel ici. Aucune autorisation, aucune base juridique solide, aucun cadre clairement défini. Cette absence n'est sans doute pas fortuite. Elle reflète les réticences croissantes que suscite cette escalade, y compris au sein du camp républicain. Plusieurs élus conservateurs — parmi lesquels Rand Paul, Lisa Murkowski et Thomas Massie — ont ainsi soutenu un projet de loi visant à restreindre les marges de manœuvre militaires du président sur le dossier vénézuélien.

Au-delà du droit interne, les violations du droit international sont tout aussi manifestes. En détruisant des embarcations soupçonnées de narcotrafic, les forces américaines ont procédé à des mises à mort sans jugement, sans procédure, sans possibilité de défense. Les Conventions de Genève de 1949, comme l'ensemble des grands traités relatifs aux droits humains, prohibent explicitement ce type d'exécutions extrajudiciaires. Le droit américain lui-même les condamne.

Là encore, le Venezuela agit moins comme une exception que comme un révélateur. Celui d'un basculement où la force, libérée de ses garde-fous juridiques, redevient un instrument politique assumé — au risque de fragiliser durablement l'ordre international que les États-Unis prétendaient incarner. Que Nicolás Maduro incarne un pouvoir autoritaire ne fait guère débat. La question est ailleurs : ce constat suffit-il à légitimer une intervention militaire unilatérale — et à en ignorer les conséquences prévisibles ?

Nicolás Maduro, un pouvoir usé mais enraciné

Successeur désigné d'Hugo Chávez à la mort de ce dernier en 2013, Nicolás Maduro n'a jamais possédé le charisme fondateur du chavisme originel. Ancien chauffeur de bus devenu syndicaliste, puis ministre des Affaires étrangères, il hérite d'un système politique déjà fragilisé, qu'il va progressivement durcir pour en assurer la survie.

Sous sa présidence, le Venezuela s'enfonce dans une crise multiforme : effondrement économique, hyperinflation, pénuries chroniques, exode massif de la population. Le régime se maintient par une combinaison de clientélisme, de contrôle institutionnel et de répression ciblée. Les élections, régulièrement organisées, sont systématiquement contestées par l'opposition et par une partie de la communauté internationale, qui dénonce un jeu verrouillé à l'avance.

Maduro gouverne moins par adhésion que par inertie. Son pouvoir repose sur l'armée, sur les services de sécurité, et sur un appareil partisan soudé par la peur d'une alternance synonyme de règlements de comptes. À l'extérieur, il s'appuie sur un réseau d'alliances opportunistes — Russie, Iran, Chine — qui lui offrent une respiration diplomatique sans jamais constituer un véritable projet alternatif.

Rien, dans ce parcours, ne permet de faire de Nicolás Maduro une figure défendable. Mais rien non plus ne permet de réduire le Venezuela à son seul président. C'est précisément cette confusion — entre un homme, un régime et un pays — qui rend l'intervention militaire aussi simplificatrice que dangereuse.

À ce stade, une certitude demeure. Cette guerre, revendiquée comme nécessaire, se heurte frontalement au droit américain comme au droit international. Et c'est précisément cette transgression, plus encore que l'opération elle-même, qui en fait un tournant.

ANSELM KIEFER

PEINDRE APRÈS LES RUINES

L'œuvre d'Anselm Kiefer se déploie comme un champ de décombres où l'histoire, la mythologie, la poésie et la matière se mêlent dans une tension constante entre destruction et renaissance. Né en 1945, dans une Allemagne en ruines au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, Kiefer appartient à une génération marquée dès l'origine par le poids du passé, par la nécessité de vivre et de créer dans l'ombre écrasante du nazisme. Cette condition historique n'est pas un simple arrière-plan biographique : elle constitue le socle même de son œuvre.

par Morgane Charnière

Peindre, pour Kiefer, n'a jamais été un geste décoratif ou consolateur ; c'est une entreprise risquée, presque sacrificielle, qui engage la mémoire collective, la culpabilité, l'oubli et la possibilité même de penser l'avenir. Dès ses débuts à la fin des années 1960, Anselm Kiefer se distingue par une démarche provocatrice et profondément dérangeante. Ses premières performances photographiques, où il se représente faisant le salut nazi dans des paysages européens, ne relèvent ni de la provocation gratuite ni de la nostalgie trouble. Elles constituent une tentative frontale de forcer l'Allemagne à regarder ce qu'elle cherche alors à refouler. Là où une grande partie de la société aspire à l'amnésie ou à la reconstruction rapide, Kiefer choisit d'exhumer les spectres, de rouvrir les blessures, de rappeler que l'histoire ne disparaît pas parce qu'on détourne le regard. Cette posture courageuse, souvent incomprise, lui vaudra autant de critiques que d'admiration.

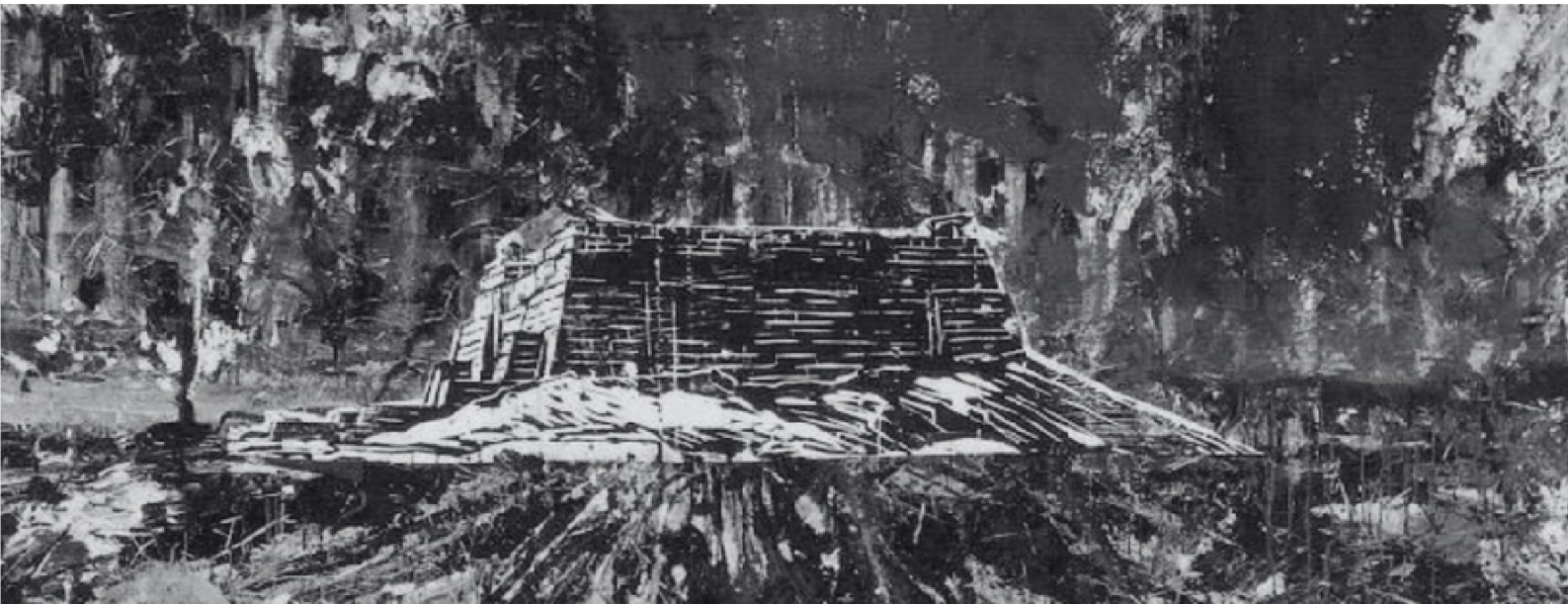
Très vite, la peinture devient pour lui un champ d'expérimentation radical. Les paysages qu'il peint — champs labourés, forêts calcinées, architectures monumentales et désertées — semblent inhabités, silencieux, comme après une catastrophe. La surface picturale est malmenée, épaissie, brûlée, scarifiée. Kiefer introduit dans ses œuvres des matériaux lourds et chargés de sens : la paille, la terre, la cendre, le plomb. Le plomb, en particulier, devient un matériau central. Métal de la mélancolie et de l'alchimie, il incarne à la fois le poids de l'histoire et la possibilité de transformation. Chez Kiefer, la matière n'illustre pas le sens : elle le porte physiquement, elle l'incarne. ***La mythologie germanique, la Kabbale juive, l'alchimie médiévale et la poésie — notamment celle de Paul Celan — irriguent profondément son travail. Kiefer ne cite pas ces références pour les célébrer ou les illustrer, mais pour les interroger, les confronter, parfois les mettre en crise***. Les héros mythiques, les figures bibliques ou les symboles ésotériques apparaissent souvent comme des ruines conceptuelles, des vestiges d'un monde de croyances qui n'a pas empêché la barbarie. L'artiste refuse toute lecture univoque : ses œuvres sont denses, stratifiées, traversées de couches de sens parfois contradictoires. Regarder un tableau de Kiefer, c'est accepter de se perdre, de ne pas tout comprendre, de rester dans une zone d'inconfort intellectuel et émotionnel. Au fil des décennies, l'échelle de son œuvre ne cesse de croître. Les tableaux deviennent monumentaux, les installations envahissent l'espace.

Les livres occupent une place essentielle dans son univers. Mais ce ne sont pas des livres à lire. Ce sont des objets lourds, souvent en plomb, parfois scellés, illisibles. Ils incarnent le savoir accumulé, figé, rendu inaccessible par son propre poids. Là encore, Kiefer interroge la transmission : que faisons-nous de la connaissance héritée du passé ? Est-elle un outil d'émancipation ou un fardeau paralysant ? ***Les livres de Kiefer ne livrent pas de réponses. Ils posent des questions muettes, obstinées, qui traversent toute son œuvre.***

Avec le temps, le travail d'Anselm Kiefer s'est ouvert à des préoccupations plus cosmiques et universelles. Le ciel, les étoiles, les constellations, les cycles de destruction et de renaissance deviennent des motifs récurrents. ***Pourtant, cette ouverture vers l'universel ne gomme jamais l'ancrage historique de son art***. Même lorsqu'il évoque la création du monde, la chute des anges ou les mystères de la matière, l'ombre du XXe siècle demeure. Chez Kiefer, il n'y a pas de transcendance facile. Toute élévation est entravée par la gravité de l'histoire.

Ce qui frappe, dans la durée, c'est la cohérence et la fidélité de sa démarche. Anselm Kiefer n'a jamais cherché à se rendre aimable ni à suivre les tendances. Son œuvre est exigeante, parfois écrasante, souvent sombre, mais profondément honnête. Elle ne propose ni rédemption simple ni consolation esthétique. Elle invite au contraire à une forme de responsabilité du regardeur. Regarder Kiefer, c'est accepter de faire face à ce que l'on préférerait souvent oublier : la violence des hommes, la fragilité des civilisations, mais aussi la persistance obstinée de la création malgré tout.

Anselm Kiefer est ainsi l'un des rares artistes contemporains à avoir fait de la mémoire un matériau vivant, instable, dangereux. Son œuvre nous rappelle que l'art n'est pas seulement un espace de beauté ou d'évasion, mais un lieu de confrontation avec ce que l'humanité produit de plus sombre — et parfois, de plus lucide. Dans ses toiles lourdes de plomb et de cendres, dans ses architectures ruinées, quelque chose continue pourtant de se dresser : la conviction que regarder en face est peut-être la seule manière de ne pas répéter indéfiniment les mêmes catastrophes.



Pourquoi les Grecs et les Romains

étaient-ils obsédés par le phallus ?

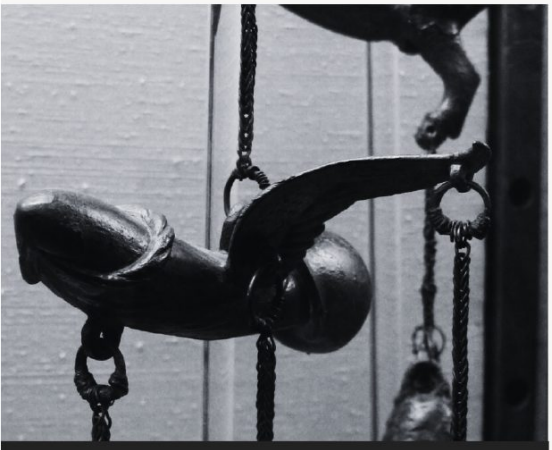
Dans l'Antiquité grecque et romaine, la représentation du phallus n'avait rien d'anecdotique ni de grivois au sens moderne du terme. Elle relevait au contraire d'un système de croyances profondément enraciné, où le sexe masculin était investi d'un pouvoir symbolique, religieux et social considérable. Les Grecs comme les Romains vénéraient le phallus à la manière d'une idole apotropaïque, c'est-à-dire capable de repousser le mal, la malchance, les maladies ou les forces néfastes.

Dès le Ve siècle avant J.-C., les Athéniens organisaient chaque année de spectaculaires phallophories : lors de ces processions solennelles, des citoyens défilaient en portant sur leurs épaules d'immenses phallus taillés dans des troncs de bois. Ces cérémonies, à la fois religieuses et civiques, étaient censées assurer la prospérité de la cité, la fécondité des terres et la protection collective. ***Les cités alliées, désireuses de bénéficier elles aussi de cette puissance symbolique, envoyaient à Athènes leurs propres phallus, réalisés par des artisans réputés, afin de participer indirectement au rite et d'en partager les vertus supposées***. Le pénis possédait même sa propre divinité tutélaire : Priape, fils d'Aphrodite et de Dionysos, systématiquement représenté avec un sexe en érection d'une taille démesurée. Loin d'être seulement grotesque, cette figure était conçue comme un épouvantail sacré, doté de pouvoirs magiques.

C'est pourquoi des phallus sculptés ou moulés en terre cuite étaient placés aux angles des rues, à l'entrée des maisons, des ateliers et des boutiques, afin d'écarter les influences néfastes. À Pompéi, à l'entrée de la maison des Vettii, riches marchands de la cité, une fresque célèbre montre Priape pesant son phallus sur l'un des plateaux d'une balance. Sur l'autre plateau repose une bourse pleine d'argent, tandis qu'une corbeille débordante de fruits est placée sous l'énorme sexe dressé. L'image est limpide : richesse matérielle, abondance agricole et puissance sexuelle forment un même ensemble indissociable. À l'intérieur de la demeure, dans l'atrium, une autre représentation de Priape, cette fois sous la forme d'une statue en marbre, orne une fontaine. Le phallus en érection est percé d'un conduit par lequel s'écoule l'eau, assimilée à un fluide fécondant. À travers ces images répétées, les Vettii proclamaient sans détour leur réussite économique et leur ascension sociale, tout en se plaçant sous la protection d'une divinité réputée efficace. D'autres phallus, souvent en bronze, étaient suspendus au seuil des maisons de Pompéi pour conjurer le malheur. Certains étaient munis d'ailes et de petites clochettes, les fameux tintinnabula, dont le tintement et le mouvement devaient renforcer le pouvoir protecteur de l'objet

« Enculer » le mauvais œil

Dans un registre iconographique proche, une mosaïque romaine découverte à Hadrumète, aujourd'hui Sousse, représente un pénis en forme de poisson s'apprêtant à pénétrer un œil isolé, identifié comme le « mauvais œil », ou kakos ophthalmos en grec. L'image, volontairement choquante, met en scène une agression sexuelle symbolique destinée à neutraliser une force maléfique. Cette logique se retrouve sur des bracelets prophylactiques découverts en Égypte et datant de l'époque romaine, portant des inscriptions explicites telles que : « Dehors, mauvais sort ! » ou, de manière encore plus directe : « Je t'enculerai » (« pugisô se »). L'obscénité apparente est ici un langage rituel : l'injure sexuelle devient une arme magique.



Sur le médaillon d'une lampe à huile romaine, la reine Cléopâtre remplace le mauvais œil. Nue, elle est sodomisée par un phallus, dans une scène d'une violence symbolique assumée. Sur une autre lampe, malheureusement fragmentaire, il est encore possible de reconnaître la souveraine, cette fois à quatre pattes, pénétrée par un crocodile ithyphallique. Ces images relèvent clairement de la propagande politique : elles célèbrent, sur un mode obscène et humiliant, la victoire d'Octave, futur empereur Auguste, sur la reine d'Égypte. Le phallus devient ici un instrument de domination impériale. Cette ironie sexuelle pouvait toutefois se révéler dangereuse pour celui qui s'y livrait. L'anecdote rapportée par Suétone en offre une illustration saisissante. ***En 41 après J.-C., l'empereur Caligula enfonce un doigt dans la bouche d'un prétorien, mimant une pénétration***. Quelques jours plus tard, il est assassiné par des membres de cette même garde impériale. Autre épisode révélateur : en 49 après J.-C., lors des fêtes de la Pâque juive à Jérusalem, un soldat romain monte sur un point élevé et exhibe son pénis à la foule rassemblée, raconte Flavius Josèphe (Antiquités uives XX, 107). Le geste, probablement accompagné d'une simulation de pénétration collective, déclenche une émeute sanglante, réprimée par le gouverneur romain Cumanus avec l'intervention de la légion.

UNE QUESTION QUI A

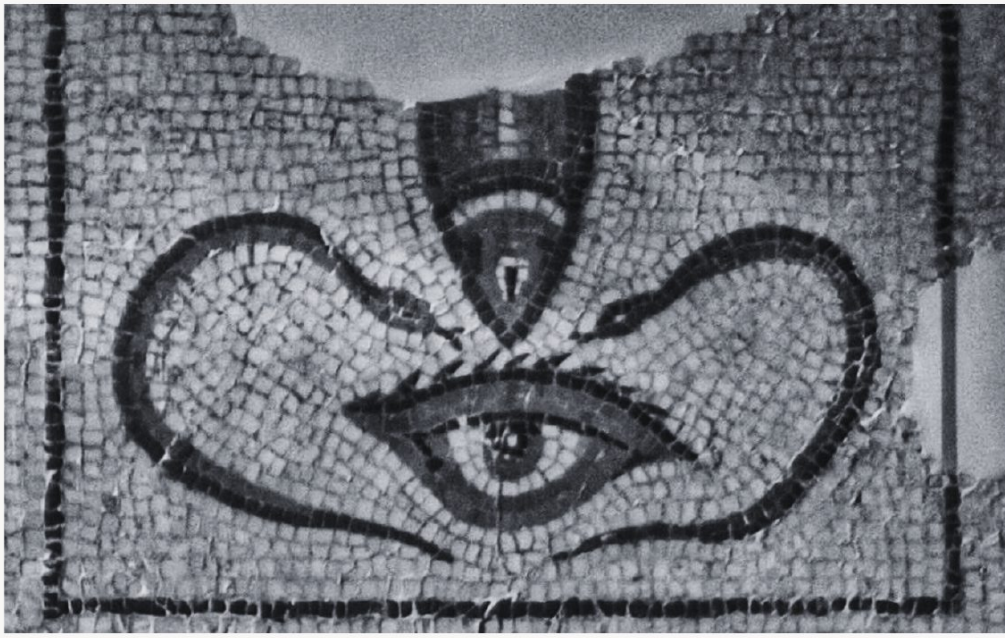
longuement gité les sociétés antiques

Pénétrant et pénétré

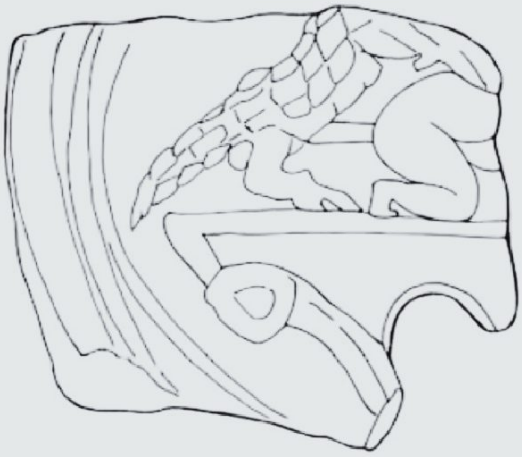
Ces insultes prennent tout leur sens si on les replace dans la norme phallocratique qui structure alors les sociétés grecque et romaine. Les individus méprisés sont systématiquement assimilés à des « pénétrés ». C'est dans ce cadre qu'il faut comprendre l'invective célèbre du poète Catulle : « Pedicabo ego vos et irrumabo », que l'on peut traduire par « je vais vous enculer et vous pénétrer la bouche » (Poésies 16). L'injure n'est pas sexuelle au sens identitaire, mais sociale et politique. Dans l'Antiquité, la sexualité n'est pas pensée comme une orientation ou une identité personnelle.

Elle est conçue comme un ensemble de pratiques hiérarchisées, valorisantes ou dégradantes. D'un côté se tient le mâle libre, citoyen, qui pénètre ; de l'autre, ceux et celles qui sont pénétrés : femmes, esclaves, jeunes hommes, figures de la domination subie. Seul l'homme qui exerce activement son phallus est réputé viril et digne du titre de vir (« homme »). Son partenaire masculin est relégué au rang de puer (« garçon »), terme qui souligne son infériorité et sa dépendance.

Dans ce contexte, le mot latin cinaedus (« enculé ») constituait une arme rhétorique redoutable.



Issu du grec kinaidos, il désigne un esclave sexuel ou un prostitué qui « bouge » autour d'un point fixe — le phallus de celui qui le pénètre. Le romancier Pétrone décrit ce personnage comme chargé de « tortiller des fesses » et de « donner de grands coups de derrière » grâce à son « cul habile » (Satyricon 21 et 23). L'image est volontairement dégradante.



Selon les représentations dominantes, un citoyen romain ayant été pénétré, même une seule fois, se trouvait socialement disqualifié. Sa virilité était irrémédiablement entachée et il se voyait privé de toute légitimité à exercer une fonction de commandement. C'est pourquoi l'accusation de cinaedus était fréquemment mobilisée dans les luttes politiques. Des rumeurs prétendaient ainsi que Jules César aurait été sodomisé dans sa jeunesse par Nicomède, roi de Bithynie, lors de son séjour à la cour de ce dernier (Suétone, Vie de César 49). L'objectif était clair : saper l'autorité d'un chef militaire en l'accusant d'avoir occupé une position sexuelle jugée infamante.

Après César, Auguste fut à son tour la cible d'insultes similaires. Ses ennemis le traitaient de fellator (« suceur »), terme qui, comme cinaedus, renvoyait à l'idée d'un corps pénétré et donc dévirilisé. Marc Antoine affirmait que c'était en échange des fellations qu'il prodiguait à son grand-oncle Jules César qu'Auguste aurait été adopté et désigné comme héritier (Suétone, Vie d'Auguste 68 et 71). Dans ces sociétés où le phallus concentrait l'honneur, le pouvoir et la domination, l'insulte sexuelle était ainsi l'une des armes politiques les plus efficaces — et les plus destructrices.

LE POÈTE OVIDE EN PARLE

pratiquement dans tous ses ouvrages

La peur de l'impuissance

Cette conception profondément phallocentrée des relations sexuelles ne produisait pas seulement des normes de domination et des hiérarchies sociales : elle engendrait aussi, en miroir, une angoisse sourde et omniprésente, celle de l'impuissance. Dans un système où la virilité se confond avec la capacité à pénétrer, toute défaillance — qu'elle soit ponctuelle ou durable — devient une menace directe pour l'honneur, l'identité sociale et la valeur symbolique de l'homme. ***L'impuissance n'est pas vécue comme un simple incident corporel, mais comme une disgrâce, voire une humiliation publique potentielle***. La littérature antique en porte la trace de manière frappante, oscillant sans cesse entre autodérision, obscénité et inquiétude existentielle.

Le poète Ovide en livre un témoignage célèbre dans Les Amours (III, 7), lorsqu'il évoque une « panne » dont il aurait été victime malgré les caresses les plus ardentes de Corinne, sa maîtresse. Tout est réuni, semble-t-il, pour une union réussie : le désir est là, l'amante est consentante et passionnée, le cadre propice. Pourtant, le corps ne suit pas. Corinne, frustrée et blessée dans son attente, finit par s'enfuir, abandonnant le poète à sa honte. Ovide, fidèle à son art de la mise en scène ironique, retourne alors sa colère contre son propre sexe, qu'il invective comme un traître l'ayant laissé « désarmé » au moment crucial. Sous le ton léger et moqueur affleure une inquiétude bien réelle : la perte temporaire de puissance équivaut à une déchéance symbolique. Ce motif de la virilité défaillante se retrouve de façon encore plus crue et grotesque dans le Satyricon de Pétrone. ***Encolpe, l'un des personnages centraux du roman, est frappé d'une impuissance persistante. Incapable de pénétrer ni une femme ni un jeune homme, il voit son sexe demeurer obstinément mou, le condamnant à l'impuissance sexuelle mais aussi sociale.***

La brutalité du remède, décrite sur le mode burlesque, n'est pas anodine. Elle révèle à quel point la virilité est perçue comme un capital qu'il faut à tout prix restaurer, fût-ce par la douleur, l'humiliation ou la magie. Le résultat, du reste, est présenté comme concluant : Encolpe retrouve ultérieurement toute sa puissance sexuelle, comme si la virilité pouvait être réactivée mécaniquement par un choc approprié. ***Derrière le rire provoqué par l'excès et la scatologie, le texte met en scène une véritable obsession collective*** : celle de la panne sexuelle, vécue comme une anomalie intolérable dans une société où l'homme est sommé d'être constamment performant.

Comme chez Ovide, l'humour sert ici de paravent. Il atténue la gravité du propos sans jamais la dissiper totalement. L'impuissance apparaît comme une faille intime qui menace de révéler l'homme comme indigne de son statut. Dans la Rome antique, où la sexualité est avant tout une question de rapport de force et de position — pénétrant ou pénétré —, ne plus pouvoir pénétrer revient à basculer symboliquement du mauvais côté de la norme. La défaillance sexuelle n'est donc pas seulement un problème privé : elle est une honte sociale, susceptible de ruiner la réputation et la masculinité d'un individu.

ÊTRE IMPUISSANT :

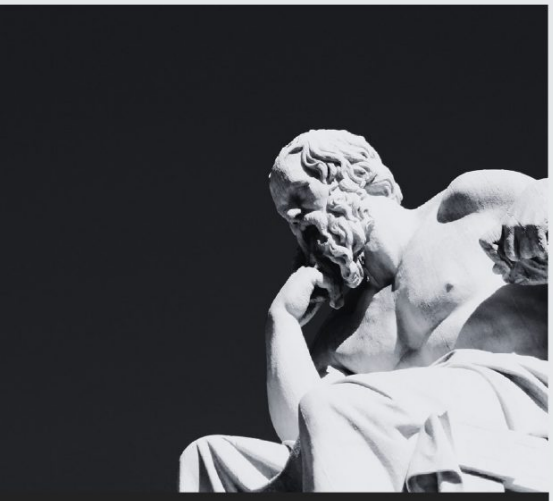
une fatalité durant l'antiquité

La peur de l'impuissance ne se limite pas aux récits littéraires ou aux plaisanteries obscènes : elle irrigue en profondeur la pensée médicale, philosophique et morale de l'Antiquité. Dans les traités médicaux grecs et romains, la capacité érectile est fréquemment associée à l'équilibre des humeurs, à la chaleur du corps et à la vigueur de l'âme. L'homme viril est chaud, sec, énergique ; l'homme impuissant est froid, humide, déficient. Cette lecture physiologique n'est jamais neutre : elle traduit et renforce une hiérarchie symbolique où la puissance sexuelle devient l'indice d'une supériorité naturelle. ***Être impuissant, c'est non seulement souffrir d'un dysfonctionnement corporel, mais aussi risquer d'être assimilé à ce qui est perçu comme féminin, enfantin ou servile — trois catégories que la société antique place du côté de la dépendance et de l'infériorité.***

Chez les médecins antiques, la panne sexuelle n'est donc jamais envisagée comme une simple variation du corps humain. Elle est interprétée comme un désordre profond, susceptible de contaminer l'ensemble de l'être. Les causes invoquées sont multiples : excès de rapports sexuels, alimentation inadaptée, abus de vin, fatigue morale, influence néfaste des astres ou malédictions divines. Cette pluralité d'explications révèle une chose essentielle : l'impuissance fait peur parce qu'elle échappe à un contrôle rationnel absolu. Elle peut frapper soudainement, sans prévenir, et réduire à néant l'illusion de maîtrise que la virilité est censée garantir. ***L'homme romain, pourtant habitué à se penser comme un sujet actif et dominant, se découvre alors vulnérable à son propre corps.***

UNE ANGOISSE DE LA

faiblesse, l'éloge du phallus



Cette angoisse diffuse explique l'extraordinaire prolifération de remèdes, de recettes, de philtres et de rituels censés prévenir ou guérir l'impuissance. Amulettes phalliques, incantations, sacrifices, onguents à base de plantes brûlantes ou animales réputées puissantes — comme le sang de coq, la cervelle de lièvre ou les testicules de certains animaux — circulent abondamment. La médecine rationnelle et la magie coexistent sans contradiction, tant l'enjeu est crucial. Retrouver l'érection, ce n'est pas seulement retrouver le plaisir sexuel, c'est réintégrer l'ordre symbolique, reprendre sa place parmi les hommes capables de dominer, de commander, de pénétrer.

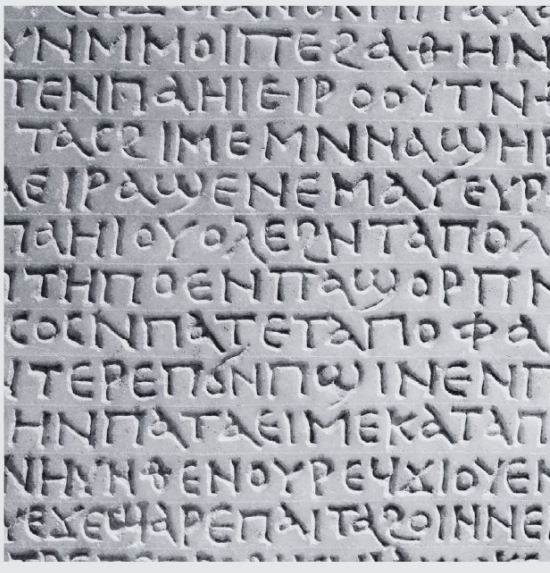
Dans ce contexte, la satire et l'obscénité jouent un rôle ambigu. Elles permettent de dire ce qui ne peut être avoué frontalement. Les récits de pénis défaillants, de corps récalcitrants et de tentatives grotesques pour restaurer la virilité servent à conjurer la peur par le rire. Mais ce rire est nerveux, souvent cruel, et rarement libérateur. Il repose presque toujours sur la stigmatisation du corps défaillant. Celui qui ne bande pas devient un objet de moquerie, un contre-exemple, un avertissement. Le rire collectif fonctionne alors comme un mécanisme disciplinaire : il rappelle à chacun ce qu'il risque de devenir s'il échoue à incarner l'idéal viril.

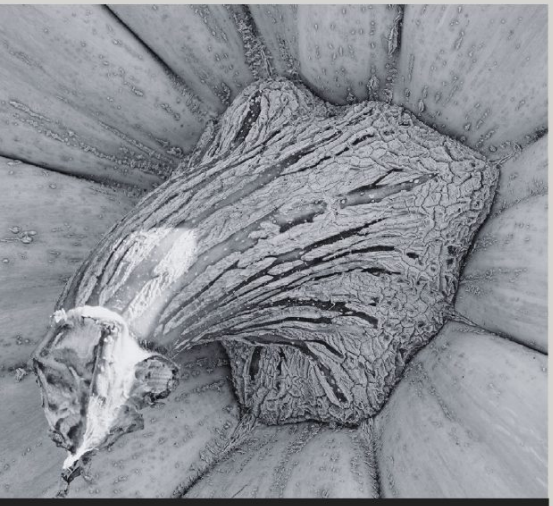
Cette logique pèse également sur les relations affectives. Dans la littérature amoureuse, l'impuissance masculine est souvent présentée comme une trahison du désir féminin, mais jamais comme une expérience partagée. La femme est frustrée, humiliée, abandonnée, mais sa propre sexualité reste secondaire. Le problème est toujours celui du phallus qui ne répond pas à l'appel.

Le corps féminin est conçu comme passif, disponible, prêt à être pénétré ; si la pénétration échoue, la faute ne peut venir que du corps masculin. L'homme se retrouve alors seul face à sa défaillance, sommé de la réparer rapidement pour restaurer l'ordre des choses. À mesure que l'on avance dans la période impériale, cette obsession de la performance virile s'intensifie encore. Le pouvoir politique lui-même se trouve sexualisé. L'empereur est attendu comme un modèle de vigueur, de fertilité, de domination sans faille. Toute rumeur d'impuissance, réelle ou inventée, devient une arme redoutable pour ses adversaires. La sexualité cesse alors d'être seulement une affaire privée ou morale : elle devient un enjeu de souveraineté. Un chef incapable de pénétrer est symboliquement incapable de gouverner. La métaphore est brutale, mais elle structure durablement l'imaginaire politique romain. ***Ce système, pourtant, est fondamentalement instable. Plus la virilité est sacralisée, plus elle devient fragile.***

L'homme antique vit dans une tension permanente entre l'injonction à la puissance et la crainte de la chute. Chaque rapport sexuel devient un test, chaque érection une preuve à fournir. La sexualité, loin d'être un espace de liberté ou de plaisir désintéressé, se transforme en terrain d'évaluation constante. Cette pression explique en partie la violence symbolique qui entoure la question du sexe : insultes, humiliations publiques, récits obscènes et agressifs. Il s'agit toujours de rappeler qui pénètre et qui risque d'être pénétré, qui domine et qui peut être rabaissé.

Vue sous cet angle, l'impuissance apparaît comme une faille révélatrice. Elle met à nu la construction artificielle de la virilité antique, fondée sur une performance impossible à garantir en permanence. Elle révèle aussi la profonde insécurité des sociétés phallocratiques, où l'identité masculine repose sur un organe capricieux, soumis aux aléas du corps, de l'âge et de l'émotion. Loin d'être un simple épisode comique ou un motif grivois, la peur de l'impuissance agit comme un révélateur des contradictions internes de la domination masculine antique.





PEUR E LA VIEILLESSE ET **DU DÉCLIN DE LA VIRILITÉ**

La vieillesse, dans les sociétés grecque et romaine, cristallise plus que toute autre étape de la vie la peur du déclin viril. ***Si l'impuissance ponctuelle inquiète déjà l'homme adulte, la perte progressive et irréversible de la puissance sexuelle constitue, elle, une véritable menace existentielle***. Vieillir, c'est voir s'affaiblir le corps, mais surtout constater que le phallus — socle symbolique de l'identité masculine — cesse peu à peu de répondre. Or, dans une culture qui confond virilité, autorité et capacité à pénétrer, cette défaillance annoncée prend la forme d'une déchéance redoutée, parfois vécue comme une mort sociale anticipée.

Les textes antiques témoignent abondamment de cette anxiété. Les vieillards y sont souvent décrits comme ridicules lorsqu'ils persistent à vouloir séduire ou à se comporter en hommes jeunes. La satire se déchaîne contre ces figures perçues comme hors norme, incapables d'accepter leur déclassement sexuel. Le vieil homme lubrique, impuissant ou maladroit, devient un motif comique récurrent, mais ce rire masque une angoisse collective bien plus profonde : celle de voir l'idéal viril s'effondrer avec l'âge. Le corps vieillissant est vécu comme une trahison, rappel constant de la finitude, de la perte de contrôle et de la fragilité du pouvoir masculin.

Dans cette perspective, la vieillesse masculine n'est jamais neutre. Elle est soit niée, soit compensée, soit tournée en dérision. Certains auteurs tentent de revaloriser l'âge mûr en insistant sur la sagesse, la modération et la maîtrise de soi. Mais cette requalification morale reste fragile, car elle repose implicitement sur l'acceptation d'un renoncement sexuel. Autrement dit, le vieillard respectable est celui qui ne prétend plus être viril. Celui qui persiste à vouloir l'être devient grotesque, voire obscène. La société tolère le vieillissement à condition qu'il s'accompagne d'une abdication symbolique du phallus.

Ce renoncement est loin d'être évident. Pour beaucoup d'hommes romains, la virilité ne se limite pas à la jeunesse ou à la performance physique : elle est une identité conquise et défendue toute une vie. La perspective de la perdre est vécue comme une mutilation symbolique. Les traités médicaux évoquent avec gravité la sécheresse du corps vieillissant, la perte de chaleur vitale, l'épuisement des humeurs. Le sexe devient mou, inerte, incapable de se dresser — signe visible et humiliant du déclin. Là encore, l'explication physiologique renforce la hiérarchie symbolique : le vieillard est froid, passif, presque féminisé. Il glisse dangereusement du côté de ceux qui sont pénétrés, dominés, dépendants.

Face à cette menace, certains cherchent à résister coûte que coûte. La médecine antique propose encore des remèdes pour raviver la vigueur sexuelle des hommes âgés : régimes spécifiques, abstinence temporaire suivie de reprises contrôlées, onguents chauffants, substances animales censées transmettre leur puissance. Ces tentatives traduisent moins une confiance réelle dans l'efficacité des traitements qu'un refus obstiné d'abandonner l'idéal viril. Continuer à bander, même artificiellement, même au prix de douleurs ou de ridicules, devient une manière de nier la réalité du temps.

D'autres choisissent une stratégie différente : la sublimation. Certains philosophes stoïciens, à commencer par Sénèque, tentent de redéfinir la valeur masculine en dehors de la sexualité. La maîtrise de soi, la raison, la capacité à gouverner ses passions deviennent les nouveaux marqueurs de la dignité virile. Mais cette tentative de déplacement n'efface jamais complètement la norme phallique dominante. ***Elle la contourne plus qu'elle ne la déconstruit. Le discours philosophique reste l'apanage d'une élite, incapable de transformer profondément l'imaginaire collectif.***

LA RÉVOLUTION ARTISTIQUE ET SOLIDAIRE DE THANKS FOR NOTHING

Des repas chauds partagés à même le trottoir, des livres d'art glissés entre des mains fatiguées, des carnets de dessin distribués comme des promesses, des poèmes déclamés dans le vacarme urbain ; mais aussi une multitude de projets artistiques, d'ateliers de création et de visites de galeries organisées avec des réfugiés, des personnes en situation de grande précarité ou d'isolement social. Pour le dernier épisode de notre série consacrée aux associations, nous avons rencontré Thanks for Nothing, un collectif atypique qui bouscule frontalement les codes traditionnels de la solidarité en plaçant la culture, l'art et l'expérience esthétique au cœur même de l'urgence sociale. Ici, l'aide ne se limite pas à l'assistance matérielle : elle se veut rencontre, reconnaissance et réintégration symbolique dans un monde commun.

par Morgane Charnière

Pour passer à l'action, il faut d'abord du courage — et une forme d'insolence douce face aux habitudes bien ancrées. Nous sommes en 2017, en pleine crise des réfugiés, lorsque deux femmes issues du monde de l'art parisien décident de ne plus rester spectatrices du flot incessant d'images de détresse humaine. Fortes de leurs parcours au Centre Pompidou, dans les grandes foires internationales d'art contemporain et au sein de galeries prestigieuses, Marine Van Schoonbeek et Blanche de Lestrange refusent l'impuissance confortable. Elles se lèvent avec une question simple et radicale, qui deviendra le moteur du projet : « Comment peut-on activer nos réseaux dans le monde de l'art, faire en sorte que les gens donnent, qu'ils s'impliquent ? »

La première réponse prend la forme d'un geste fort : une vente aux enchères organisée au Palais de Tokyo. Mais très vite, les fondatrices refusent le modèle classique de la philanthropie mondaine. « Je ne veux pas faire un dîner de gala, trop en décalage », insiste d'emblée Marine Van Schoonbeek. À la place, elles imaginent une semaine entière de programmation gratuite et ouverte à tous, où les associations prennent la parole, où le public circule librement, où des artistes majeurs comme Mona Hatoum ou Wolfgang Tillmans donnent des œuvres sans contrepartie, et où l'art cesse d'être un marqueur social pour redevenir un langage partagé. Le succès dépasse toutes les attentes : deux millions d'euros sont récoltés. Thanks for Nothing est né — un nom qui sonne comme un manifeste, à comprendre littéralement : « ***Ne nous remerciez pas, nous ne faisons que notre devoir***. »

Sept ans plus tard, l'association, portée par une équipe majoritairement féminine, a touché plus de 600 000 personnes à travers quelque 350 projets artistiques et solidaires. Ce qui distingue profondément Thanks for Nothing, c'est son rejet assumé de la « charité confortable », celle qui soulage sans jamais transformer. L'objectif est ailleurs : créer des situations de rencontre véritables, où chacun est reconnu comme sujet sensible et pensant. « Pour moi, l'art et la culture, c'est un lien avec l'humanité, un moment de respiration », explique Marine Van Schoonbeek, aujourd'hui directrice de l'association. « Mais la réalité, c'est que les gens sont encore à la rue. Nous ne sommes pas des humanitaires de terrain. ***On est là pour faire le pont. » Un pont fragile mais essentiel, entre le monde de l'art et celui de l'urgence sociale, entre les institutions culturelles et celles et ceux qui en sont habituellement exclus.***

Ce pont se construit très concrètement dans les galeries parisiennes — plus de cinquante participent désormais au programme — où des groupes sont invités à découvrir l'art contemporain sans prérequis ni intimidation. Dans les ateliers, souvent menés aux côtés d'artistes de renommée internationale comme Michelangelo Pistoletto ou Pascale Marthine Tayou, se rencontrent des enfants de maternelle, des personnes âgées isolées, des jeunes réfugiés, mais aussi des lycéens parfois réfractaires à toute forme d'art. Ce brassage improbable fait toute la force du dispositif. « Au bout de cinq minutes, tout le monde comprend la nécessité de créer du lien, et cela se fait très naturellement », observe la cofondatrice. L'art devient alors un terrain commun, un espace de parole où les hiérarchies s'effacent. Deux fois par mois, l'équipe de Thanks for Nothing investit aussi les rues de la capitale pour des maraudes pas comme les autres. On y distribue bien sûr des repas chauds, des vêtements et des produits d'hygiène, mais aussi — et surtout — des livres d'art, des carnets de dessin, des crayons de couleur. Comme si la dignité passait aussi par la possibilité de créer, de rêver, de se projeter. Les maraudes sont ponctuées de lectures de poésie par Josiane Asmane, autrice et poétesse. « Les gens attendent vraiment ce moment de poésie », raconte Marine Van Schoonbeek. « L'art n'est pas un luxe, mais un droit – et une nécessité partagée. » Ces instants suspendus, au cœur de la ville, redonnent une place à la parole et à l'imaginaire là où tout semblait réduit à l'urgence matérielle.

En 2028, La Collective pour ancrer la solidarité

Le projet le plus ambitieux reste toutefois à venir. En 2028, Thanks for Nothing ouvrira La Collective, un espace de 3 500 m² entièrement dédié à l'art et à la solidarité, installé dans l'ancien hôpital Saint-Vincent-de-Paul. Pensé comme un centre d'art d'un genre nouveau, le lieu comprendra des espaces d'exposition, un auditorium, des ateliers pour artistes, mais aussi un accueil de longue durée pour des femmes victimes de violences et des familles sans abri, en partenariat avec Emmaüs Solidarité. « Ce n'est pas la même chose d'entrer par deux portes différentes », souligne la directrice de l'association. « ***Il y aura une grande porosité entre tous les espaces***. » Une manière radicale de refuser la séparation entre ceux qui créent, ceux qui regardent et ceux qui ont besoin d'aide. En attendant cette ouverture, les Rencontres Art et Engagement organisées au Musée du Louvre continuent de rassembler plus de 750 inscrits chaque année — Thanks for Nothing étant, fait notable, la seule structure extérieure à bénéficier d'une programmation pérenne dans ce lieu emblématique. Les résidences internationales se multiplient, et le cercle s'élargit désormais à l'échelle mondiale, avec des ambassadeurs à Lisbonne, Londres ou New York.

« ***Le meilleur moment, c'est quand les projets nous échappent*** », confie Marine Van Schoonbeek. « Quand un galeriste organise spontanément une maraude. Quand un jeune de l'Armée du Salut se met à dessiner sans arrêt après un atelier. Quand une association du champ social avec laquelle on travaille redemande : c'est quand, la prochaine fois ? » Autant de signes que la dynamique est lancée, que la culture peut encore jouer un rôle politique et profondément humain. Pas la peine de les remercier.

ALICE KELLY
PROFITE DES FÊTES

Photos : Jean Auster

Je ferme la porte derrière moi, et déjà l'air change.
Ici, c'est chez moi. Mon territoire. Mon rythme. Ma respiration. Je traverse l'appartement pieds nus, la peau encore fraîche de la douche, le miroir me renvoie un éclat que je connais bien. ***Ce n'est pas de la vanité. C'est de la reconnaissance. Je me regarde comme on regarde quelqu'un qu'on aime.***

Je me trouve belle, oui. Belle sans autorisation. Belle sans témoin. ***Belle pour moi.***

J'aime cette sensation de légèreté, ce corps qui m'obéit parce que je l'écoute. J'aime choisir ce que je porte — ou ce que je ne porte pas — sans que ce soit un message, sans que ce soit une invitation ou une provocation. ***Juste un plaisir. Le plaisir d'exister pleinement dans ma peau. D'habiter chaque geste***. D'être là, présente, vibrante. ***On a voulu me dire ce qui était convenable***. On a voulu me dicter la bonne distance, le bon ton, la bonne longueur, ***la bonne retenue. On a voulu m'expliquer quand j'étais trop, et quand je n'étais pas assez.***

Mais je n'ai signé aucun contrat. ***Ma féminité n'est pas un costume social***.
Ce n'est pas une promesse faite aux autres. Ce n'est pas un compromis.

Ma féminité, c'est ce mouvement intérieur. Cette énergie qui circule quand je me sens libre. Quand je ris seule dans mon salon. ***Quand je danse sans musique***. Quand je me sens désirable sans chercher à séduire. Quand je prends de la place sans m'excuser.

Je n'ai pas besoin qu'on me valide. Je n'ai pas besoin qu'on m'encadre. Je n'ai pas besoin qu'on me corrige.

Je peux être douce et tranchante.
Calme et incandescente.
Sensuelle et lucide.
Forte sans devenir dure.

Je refuse qu'on confonde ma liberté avec une demande. Je refuse qu'on interprète mon assurance comme une menace. ***Je refuse qu'on m'explique ce que je devrais être pour rassurer.***

Je fais ce que je veux.
Je m'habille comme je veux.

Je me **regarde** comme **je veux**.
Je m'aime comme je l'entends.

UNE AVENTURE ROMANTIQUE

EVELIN DE L'ADMINISTRATION

L'ÉVASION SENSUELLE GRÂCE À LA LITTÉRATURE

BY EMA

Une légère sonnerie retentit sur l'ordinateur de Shawn ce matin-là. Un nouvel email venait d'arriver dans sa boîte de réception à 8 h 17. C'était un message destiné à tous les employés.

« Bonjour !

Je tenais à vous faire part d'une grande nouvelle. Evelin Webber a été nouvellement nommée directrice de la division administrative. Je suis ravi de voir ses compétences ainsi reconnues dans notre organisation. Evelin est unique en son genre. Elle est enthousiaste, ouverte et prend son travail très au sérieux.

Félicitations à Evelin ! »

En lisant la nouvelle, Shawn s'adossa à son bureau et sourit. Il ne souriait pas nécessairement à cause de la récente nomination d'Evelin. Elle était vraiment la bonne personne pour diriger la division administrative. En fait, Shawn avait bien d'autres raisons de sourire. Il avait lui aussi appris qu'elle était unique en son genre. D'un genre que personne d'autre dans la société ne connaissait.

Il aimait la position dans laquelle il l'avait mise cette nuit-là. Et, tout autant, la position dans laquelle elle l'avait mis.

Shawn se remémora l'Evelin de la nuit.

Il lui avait dit qu'il s'échappait du bureau, plus tôt, pour une fois. Il l'avait même encouragée à faire de même, mais elle lui avait répondu qu'elle avait trop de choses à faire au bureau. Ce faisant, il lui dit qu'il avait donné sa candidature à un chasseur de têtes. Elle le retrouva finalement au bar de Harkenrider.

Assis sur sa chaise de bureau ergonomique, Shawn plaça ses mains derrière sa tête. La nuit lui revint comme en plein jour.

Il se trouve qu'Evelin avait ce soir-là une paire de menottes à portée de main.

Et elle lui avait fait une fellation d'enfer. En fait, c'était la meilleure qu'il ait jamais reçue. L'image d'elle laissant le sperme s'écouler de sa bouche l'excitait encore plus maintenant. Ça l'avait choqué sur le coup, cette nuit-là, comme la plupart de ce qu'elle avait fait - le jeu de rôle et tout. Elle arrivait à transmettre tellement de choses rien qu'avec ses yeux. Ils pouvaient la faire passer instantanément du statut de biche innocente à celui de femme fatale. Il avait dû se battre pour avoir le dessus. Elle était dure à saisir, dans différents sens du terme.

Après avoir fait cette fellation, elle s'était transformée en femme dangereuse, alors qu'il giflait ses joues avec sa bite épaisse. Le sperme gluant et la salive qui étaient déjà descendus jusque sur son menton avaient éclaboussé sa veste de travail et la portière de la voiture.

« Comment c'était ? » demanda Shawn.

Evelin sourit. D'un sourire lisse mais sale, au bord du grognement. « J'ai adoré. » Puis ses yeux bruns se rétrécirent. « Mais tu… »

Il gifla son visage à nouveau avec sa bite maintenant dégonflée. « Qu'est-ce que tu as dit ? »

Elle adopta le sourire d'une bête affamée. « Je ne t'ai pas laissé finir. Tu n'es pas responsable. »

« Pas responsable ? C'est moi qui suis debout ici. Tu es assise là avec des menottes ! » Il frappa le toit de la voiture pour insister.
« Ouais, eh bien, des adjoints du shérif sont à tes trousses. Ils seront là d'un instant à l'autre. Ils m'ont utilisée pour arriver jusqu'à toi », lui dit-elle.

« Salope, aucun adjoint du shérif n'est en route. Mais… » Il lui attrapa le visage, lui pinçant les joues pour que ses lèvres se gonflent comme un poisson. « Je parie que le shérif et tous ses adjoints jouiraient grâce à toi. »
Le pénis de Shawn était trop dégonflé pour la frapper au visage comme il l'avait déjà fait. Alors il fit glisser le bout de sa bite sur l'arête de son nez. Ses couilles pendaient devant ses narines, dégageant une odeur rude.

« Tu as fait jouir tous ces hommes, n'est-ce pas, bébé ? » insista Shawn.

Puis elle se pencha vers l'avant, le regardant fixement. « Oui, chacun d'entre eux, sans exception. Même la petite dame de la troupe. »

Une fois de plus, son commentaire l'arrêté. Il était enraciné dans le sol. Ce ne dura qu'un bref instant, mais, dans ces circonstances, il eut soudain l'impression qu'Evelin avait le contrôle sur tout. Sur lui.

Comment avait-t-elle pu imaginer tout cela si rapidement ? pensa-t-il.

Shawn a essayé de reprendre le contrôle de la situation. Il la poussa en arrière dans la voiture. Elle était couchée sur le côté. Il a soulevé ses pieds et la poussa à l'intérieur.

« Qu'est-ce que tu fais ? » lui demanda-t-elle.

« Peu importe ce que je fais, je n'en ai pas fini avec toi. » Et il claqua la porte pour la fermer.

Alors qu'il sortait la voiture du parking, elle se redressa. Elle se pencha entre les deux sièges avant.

« Qu'est-ce que tu vas me faire ? » demanda-t-elle une fois de plus.

Il appuya sur l'accélérateur. Evelin bascula en arrière à cause de l'accélération. Shawn s'arrêta ensuite brutalement au feu rouge, la faisant revenir vers l'avant.

Shawn la regarda dans son rétroviseur. « Je n'ai pas confiance en toi - quelqu'un d'aussi proche du shérif. Je suis sûr que tu caches un micro », lui dit-il.

« Je n'ai pas de micro. Pourquoi est-ce que j'en aurais un ? »

« Tu as probablement un code pour attirer les flics vers toi. »

« Si je portais un micro, ils seraient en ce moment même tous en train de nous écouter. Tu crois que le shérif a aimé m'entendre te sucer ? »

Shawn fit une pause, son esprit bafouillant à cause de ses derniers mots. Il se reprit.

« Pas de micro hein ! Je savais que tu n'avais qu'aucun adjoint du shérif n'était en route. Tu parles comme si tu savais quelque chose. »

« Mon garçon, j'ai d'autres moyens pour attirer ses adjoints chez moi. Tu ne peux pas comprendre. »

« Tu penses que je suis trop stupide ? »

« Je n'ai pas dit ça. Mais tu entends quand je dis que je ne suis d'accord ? »

« Tu ferais mieux de surveiller ce qui sort de ta bouche avant d'y ré-entrer. »

« Ma bouche est fermée. » Elle s'assit et leva le menton, comme une petite fille en colère.

Cependant, en regardant dans le rétroviseur, Shawn y vit une femme méchante et dure. Ses cheveux étaient en désordre, crépus et tombants. Une grande partie de son visage était couverte de crachats et de sperme séché. Sa veste de travail pendait sur ses épaules, son chemisier était tiré sur le côté. Une bretelle de soutien-gorge était visible. Une belle bretelle d'un soutien-gorge à armatures contenant deux gros beaux de chair qu'il avait hâte de taquiner.

En arrivant chez lui, il ouvrit la porte arrière de la voiture. Son avertissement était clair. « Prépare-toi à une fouille corporelle. »

« Une fouille corporelle ? Vous avez un mandat pour me fouiller ? »

Shawn ignora sa question. Il la traina hors de la voiture.

Elle retira violemment son bras maintenu serré par Shawn.
« Tu ne m'as pas lu mes droits, mes droits Miranda. »

Shawn la tira brutalement. « Tes droits Miranda, hum. Comme quoi ? Garder le silence, un avocat, ne pas répondre aux questions ? Écoute, il n'y a pas de droits Miranda qui tiennent ici. »

Il la conduisit dans sa maison et la poussa sur son canapé en cuir usé. Il la pointa du doigt.

« Même si je t'accordais des droits, je te soupçonne toujours d'avoir un micro. Rien ne m'arrêtera. »

Elle lança un regard perçant à l'homme qui se tenait au-dessus d'elle.

« Je parie qu'aucune Miranda – ou aucune autre femme – n'est venue ici depuis longtemps. Tu as besoin d'une chatte. »

« Il y en a eu beaucoup ici. Et aucune d'entre elles n'a eu de droits. »

Elle secoua la tête. « Je ne suis pas l'une d'entre elles. »

Shawn se mit entre ses jambes et les écarta lentement. Le tissu de sa jupe crissa en se déchirant. « Tous tes discours sur les droits sont ridicules. Sache salope, que quand tu es avec moi, tu les perds tous. »

Elle répliqua.

« Je ne pense pas avoir perdu le moindre droit. En fait, aucun de mes droits n'a été perdu, parce que je n'ai pas joui avec toi, mon petit pote. Si jouir avec toi est la raison pour laquelle on me retire des droits, je suis bien certaine de ne jamais les perdre… » Elle hocha la tête d'un air de défi. Puis, elle se pencha en avant. « À moins que tu n'y arrives. ». »

Il croisa les bras et regarda la femme lascive qui se tenait sur son canapé. En réalité, c'était la première fois depuis longtemps qu'une femme y était assise. Evelin savait tellement de choses sans demander la moindre information.
Sans un mot, il s'agenouilla et attrapa la taille de sa jupe.

Elle haleta de surprise. « Tu attends quelque chose de moi ? » lui demanda-t-elle.

« Non. » Il fit glisser sa jupe sur ses hanches lourdes et ses cuisses épaisses et tremblantes. Shawn était presque en train de baver. Elle avait un corps parfait pour les vrais hommes.

À ce stade, ses jeux de droits et d'application de la loi, ses taquineries et son badinage étaient tombés à l'eau. Tout était remplacé par la luxure. Evelin avait dit quelque chose. Il avait seulement entendu le son comme un écho lointain, ou quelque chose d'inintelligible. Et quand le sexe démarre, pour lui, beaucoup, beaucoup de choses deviennent inintelligibles.

Il envoya valser sa jupe, qui atterrit sur le bras du fauteuil de l'autre côté de la pièce. Ensuite, il baissa sa culotte. C'était une culotte beige de grande taille. Pas typique d'une partie de sexe endiablé, mais appropriée pour une journée de bureau.

Il se demanda si elle portait sur elle autre chose que des menottes. Il venait de constater qu'elle n'avait pas mis de sous-vêtements sexy en se réveillant ce matin-là ou en quittant le bureau pour venir à sa recherche jusqu'à chez Harkenrider. Peut-être que les menottes étaient tout ce qu'elle avait eu le temps d'attraper sur son bureau.

Mais le plus important, c'est que sa culotte s'était laissé enlever aussi facilement que si elle avait été plus sexy. Les jambes libres, elle les écarta immédiatement et l'incita simplement ainsi : « Donne-moi quelque chose. »

Elle avait un triangle parfait entre ses cuisses épaisses et son ventre doux. Un buisson bien taillé de poils dorés mettait ce triangle en valeur. La chatte de la femme qu'il désirait depuis si longtemps était devant lui, comme un trésor de grande valeur.

De son propre chef, elle s'était déplacée jusqu'au bord du canapé et avait écarté les jambes encore davantage.

Shawn en eut la respiration coupée.

Elle portait un plug de cristal arc-en-ciel. Son scintillement le toucha un instant et fit des étincelles.

« Evelin ! » Son prénom s'échappa de ses lèvres abasourdies. « Tu es toujours pleine de surprises. »

Elle rit. « Tu ne t'y attendais pas ? »

« Je ne sais jamais à quoi m'attendre avec toi. »

« Eh bien, remets-t'en», lui ordonna-t-elle. « Mets ton visage dans cette chatte. Fais-lui sentir ta langue. Elle est mouillée et ne veut plus attendre. »

Shawn fit ce qu'on lui dit. Il enfouit son visage dans son mont de Vénus.

Evelin le complimenta à grand renfort de gémissements profonds et de secousses soudaines de plaisir. Elle enroula même ses grandes jambes autour de sa tête. Elle lui boucha les oreilles pour qu'il puisse entendre son pouls qui s'accélérait.

Lui dévorer ainsi la chatte était chaud bouillant à plusieurs niveaux. Il dut se lever pour prendre l'air et laisser son visage rougi refroidir. Elle n'apprécia pas cette pause. Elle l'attrapa par les cheveux et lui dit : « Ne t'arrête pas. Ne t'arrête pas. Tu as du travail à faire. »

De nouveau, il enfonça sa langue loin en elle, laissant même son nez se presser contre la chair douce de son clitoris. Son visage était à présent aussi sale que celui d'Evelin.

Elle l'encouragea.

« Vas-y. Oui, oui. Je peux dire que tu aimes cette chatte à la façon dont ta bouche travaille. »

Elle se balança légèrement pour suivre ses mouvements.

Il fut stupéfait par ce qu'elle énonça avec ferveur.

« Cela fait si longtemps qu'un homme ne m'a pas mangée comme ça, qu'une bouche ne s'est pas posée sur ma chatte. J'avais besoin de ça. J'adore qu'on me bouffe la chatte. »

Il s'enfonça alors davantage, l'aspirant plus fort. Evelin se mit à respirer plus vite et finit par crier glorieusement : « Oui ! Putain, oui ! Oh mon Dieu, c'est... tu es si bon. »

Elle continua le presser contre elle, parlant de plus en plus vite alors que son corps se délectait de ses explosions de bonheur. « Continue à travailler Shawn, bébé, Shawn, ne me laisse pas tomber, emmène-moi là-bas, s'il te plaît, oui, Shawn. Fais-le pour moi, après avoir vu cette chatte, je sais que tu voulais la voir, que tu voulais me baiser, Shawn, oui, Shawn, je te sucerai encore, si tu continues à t'occuper de moi, s'il te plaît, continue, j'en ai besoin. »

Son corps se mit à trembler et elle fut parcouru de frissons. Elle avait du mal à reprendre son souffle. Les jambes qui avaient serré la tête de Shawn étaient maintenant molles et de travers. Ses narines se dilatèrent alors que son corps luttait silencieusement contre la frénésie écrasante de l'orgasme.

Shawn se reposa aussi après cette séance d'entraînement. C'était aussi dur que n'importe quelle séance de sport qu'il avait pu faire. Il s'assit sur la table basse en face du canapé. Son visage était rouge et en sueur. La chaleur de son corps s'échappait par le sommet de son crâne. Evelin marmonnait doucement, comme si elle dormait. « Cela fait des mois et des mois que cela... semble si... » La phrase inachevée était révélatrice.

« Des mois ? » Shawn pensait qu'il avait seulement répété ce mot dans sa tête, mais il se rendit compte qu'il l'avait prononcé à haute voix lorsqu'Evelin lui répondit.

« Des mois en effet », lui dit-elle, langoureusement. « Et je ne peux pas laisser les choses traîner plus longtemps. Les sextoys ne peuvent pas égaler ce qu'un homme est capable de faire avec sa bouche. Les hommes prennent le dessus. J'adore ça. »

« Donc je suppose qu'un gode ne peut pas remplacer une vraie bite. »

Elle ouvrit les yeux, son visage s'éclaircit. « Les godemichés sont difficiles à remplacer. Est-ce que quelqu'un parmi nous a une bite pour faire une comparaison ? » Shawn la souleva du canapé et l'emmena dans sa chambre. Elle se laissa tomber avec plaisir sur le matelas grinçant. Ses pieds touchaient presque le sol.

Il lui attrapa les genoux, mais elle l'arrêta.

« Tu n'as jamais trouvé le micro que tu disais être sur moi. Tu crois que tu sais où il est ? »

Il lâcha ses genoux. « Je sais exactement où il se trouve. »

Les deux amants retirèrent le chemisier froissé d'Evelin, et libérèrent ses seins imposants mis en valeur par son soutien-gorge à armatures.

« Tu m'as démasquée », lui dit-elle, reprenant son personnage innocent. Elle posa ses mains sur sa tête pour laisser ses seins être le centre d'attention pendant un moment. Puis, se déplaçant lentement, elle fit glisser chaque bretelle de soutien-gorge sur ses épaules rondes, tout en fixant Shawn. « Ne me fais pas de mal pour avoir menti. D'accord ? »

Elle se retourna pour détacher le soutien-gorge. « Tu ne me feras pas de mal, n'est-ce pas ? »

Avant qu'il puisse répondre, le soutien-gorge était tombé sur ses genoux. Ses deux seins pendaient mollement contre elle. De larges aréoles couleur champagne et des mamelons dressés. C'était exactement ce qu'il avait imaginé et voulu.

Elle jeta le soutien-gorge sur le lit et s'allongea. Ses seins rebondirent et se balancèrent circulairement. « Fais ce que tu penses être le mieux suite à la façon dont je t'ai menti et induit en erreur. Rappelle-toi, Shawn, je suis... »

Shawn grimpa sur elle. « Mon otage. »

Il suça ses seins sauvagement.

« Oui ! » Evelin caressa ses cheveux noirs. « Tu es mon kidnappeur, mon ravisseur, tu ne me laisseras pas partir. »

Bientôt, ses mains descendirent le long du dos de Shawn, le griffant au passage. Elle attrapa ses fesses et en serra la chair charnue. Elle remonta le long de son torse, puis fit glisser ses ongles sur ses épaules et ses avant-bras. Elle bougea ses mains l'une après l'autre et les déplaça vers son ventre. Puis, sensuellement, elle poussa sa main de plus en plus bas jusqu'à ce que les doigts touchent son buisson.

Shawn renonça à ses seins.

« Tu vas sentir quelque chose de bien réel », lui dit-il.

« J'en ai marre des jouets. Je veux des mecs. »

La suite au prochain numéro !

Iran : la République islamique peut-elle céder sous la pression de la rue ?

par Tom Vong

La chute vertigineuse du rial iranien face au dollar a, une nouvelle fois, ramené la contestation dans l'espace public. Fin décembre, quelques dizaines de commerçants, puis bien davantage, sont descendus dans les rues de Téhéran. Comme presque toujours en Iran, ce qui commence par une colère économique glisse rapidement vers une mise en cause politique du régime. Non par stratégie militante structurée, mais par épuisement collectif, par saturation morale, par sentiment diffus que l'horizon s'est définitivement fermé. Une vague de manifestations initiée par les milieux commerçants a ainsi traversé la capitale à la toute fin de l'année. Rien, en vérité, de vraiment inattendu. L'année écoulée a été d'une brutalité rare pour la population iranienne : effondrement du niveau de vie, érosion continue des revenus réels, inflation chronique et impression, de plus en plus largement partagée, de vivre dans un système verrouillé, incapable de se réformer de l'intérieur. Lorsque les premières images de rassemblements ont circulé, personne n'a feint la surprise. Interrogée sur sa présence dans la rue, une étudiante iranienne a résumé ce fatalisme désabusé avec une ironie glacée : « Pourquoi manifester ? Tu as raison, tout va tellement bien ici… » Derrière la sarcasme, une lassitude générationnelle qui n'a plus besoin de slogans.

Le déclencheur immédiat de cette nouvelle séquence de contestation est, comme souvent, monétaire. En l'espace de quelques jours, la devise iranienne a connu une chute spectaculaire. À un moment donné de la semaine précédant les manifestations, un dollar américain s'échangeait contre près d'1,5 million de rials. ***En un an à peine, la monnaie nationale a perdu plus de la moitié de sa valeur. Le contraste est vertigineux*** : en 2021, le dollar valait encore environ 250 000 rials ; dix ans plus tôt, il s'échangeait autour de 30 000. Cette lente mais implacable dévaluation n'est pas seulement un indicateur macroéconomique : elle a méthodiquement détruit l'épargne, laminé ce qu'il restait de classe moyenne et plongé les catégories populaires dans une insécurité matérielle permanente. Dans un pays où l'État se revendique protecteur, cette faillite économique est ressentie comme une trahison.

Les premières manifestations, le 28 décembre, ont été le fait de commerçants dépendant de l'importation, notamment dans l'électronique et les biens technologiques. Leur colère était concrète, presque comptable : comment vendre des produits devenus inaccessibles à une clientèle étranglée par l'inflation ? Mais, fidèle à un schéma désormais bien connu, la contestation ne s'est pas arrêtée aux vitrines des bazars. ***En quelques jours, elle a essaimé dans les villes de province, gagnant les universités, les rassemblements de retraités, et cette génération Z iranienne née après la révolution islamique, qui n'a connu ni l'utopie révolutionnaire de 1979 ni l'élan patriotique de la guerre Iran-Irak***. Comme en 2017, 2019 ou 2022, les revendications économiques se sont muées en critiques plus frontales du pouvoir, du clergé, et de l'appareil sécuritaire qui maintient l'ordre au prix d'une répression systématique.

Reste la question centrale, celle qui hante chaque cycle de protestation : ces manifestations peuvent-elles réellement ébranler la République islamique ? L'histoire récente invite à la prudence. Le régime a démontré une capacité remarquable à encaisser les chocs sociaux : contrôle étroit des forces de sécurité, rôle déterminant des Gardiens de la révolution dans l'économie comme dans la répression, fragmentation volontaire de l'espace public. Pourtant, quelque chose s'est fissuré. La répétition des soulèvements, leur caractère de plus en plus transversal – mêlant commerçants, étudiants, femmes, retraités – et l'absence de toute amélioration tangible nourrissent une érosion lente mais profonde de la légitimité du pouvoir. Ce qui vacille aujourd'hui en Iran n'est pas encore l'édifice institutionnel, solidement arrimé à ses appareils coercitifs. Ce sont les fondations symboliques : la promesse de justice sociale, l'idée d'un avenir meilleur, la croyance que le sacrifice quotidien finira par être récompensé. ***Dans cet entre-deux instable, la rue ne renverse pas le régime, mais elle rappelle, obstinément, que le consentement s'est dissipé. Et c'est peut-être là, plus que dans l'illusion d'un basculement imminent, que réside la véritable fragilité de la République islamique.***

Comme lors des épisodes de colère précédents, la protestation n'est pas restée cantonnée au terrain social. Très vite, elle a changé de registre, glissant de l'indignation économique vers la contestation du pouvoir lui-même.

Une colère récurrente, une légitimité qui s'érode

Comme lors des épisodes de colère précédents, la protestation n'est pas restée cantonnée au terrain social. Depuis près de deux décennies, l'Iran est traversé par des vagues de contestation régulières, différentes dans leurs déclencheurs mais étonnamment similaires dans leurs issues : répression, silence imposé, puis retour d'une colère plus diffuse encore.

Le premier séisme contemporain remonte à 2009, avec le Mouvement vert, né de la contestation de la réélection contestée de Mahmoud Ahmadinejad. Des centaines de milliers d'Iraniens, majoritairement issus des classes moyennes urbaines, descendent alors dans les rues de Téhéran et des grandes villes. Le slogan « Où est mon vote ? » exprime encore l'espoir d'un changement par les urnes. La réponse du régime est implacable : arrestations massives, violences policières, assignations à résidence de figures réformatrices. Le message est clair : même une contestation inscrite dans le cadre institutionnel est inacceptable.

En 2017–2018, la colère change de visage. Partie de villes moyennes et de régions périphériques, elle est d'abord motivée par la hausse des prix, le chômage et la précarité. Mais très vite, les slogans économiques se transforment en critiques frontales du régime et de son clergé. Cette fois, la fracture est sociale autant que politique : les classes populaires, longtemps considérées comme la base du régime, expriment leur désillusion. La République islamique ne peut plus prétendre incarner la justice sociale promise en 1979.

Une contestation de plus en plus virulente, qui va enfin changer les choses ?

L'année 2019 marque un tournant plus sombre encore. L'augmentation brutale du prix du carburant déclenche des manifestations d'une ampleur inédite. La réponse des autorités est d'une violence extrême : coupure quasi totale d'Internet pendant plusieurs jours, usage massif de la force, centaines de morts selon des estimations internationales crédibles. Pour la première fois, le régime assume pleinement une stratégie de survie par l'opacité et la terreur, au prix d'une rupture durable avec une partie de la population.

En 2022, la mort de Mahsa Amini, arrêtée par la police des mœurs, fait exploser une colère d'un autre ordre. Le mouvement Femme, Vie, Liberté dépasse les clivages traditionnels. Les femmes en sont le cœur battant, mais elles sont rejointes par des hommes, des jeunes, des artistes, des étudiants, des minorités ethniques. Il ne s'agit plus seulement de réformes ou d'améliorations économiques, mais d'un rejet culturel et existentiel du système de contrôle social imposé par la République islamique. La contestation devient symbolique, presque anthropologique.

À chaque fois, le scénario se répète : une étincelle, une mobilisation rapide, une politisation accélérée, puis une répression méthodique. Ce qui change, en revanche, c'est le contenu de la colère. Là où les premiers mouvements espéraient encore infléchir le système, les plus récents actent son irréformabilité. Le vocabulaire de la rue s'est durci, les illusions se sont dissipées. Les slogans ne réclament plus des ajustements, mais désignent directement le sommet du pouvoir.

Cette répétition n'est pas un signe de faiblesse de la contestation, mais l'indice d'une crise de légitimité profonde. Le régime tient, non parce qu'il convainc, mais parce qu'il contraint. Il survit, mais ne rassemble plus.

Et dans cet espace de tension permanent, chaque nouvelle crise économique, chaque bavure policière, chaque promesse non tenue devient le prélude potentiel d'un soulèvement supplémentaire - peut-être pas décisif, mais toujours plus radical dans son diagnostic : le problème n'est plus une politique, mais le système lui-même.

Aujourd'hui dans les rues, un slogan revient avec une régularité implacable : « Mort au dictateur ». Il vise directement le guide suprême de l'Iran, l'ayatollah Ali Khamenei, âgé de plus de quatre-vingts ans, en fonction depuis 1989 et placé, par l'architecture même du régime, hors de toute reddition de comptes réelle. Dans la République islamique, le guide n'est ni élu au suffrage universel, ni responsable devant le Parlement ; il incarne un pouvoir théologico-politique concentré, opaque, durable, que beaucoup d'Iraniens perçoivent désormais comme figé et illégitime.

Cette radicalisation du discours n'est ni improvisée ni marginale. Elle s'inscrit dans une continuité intellectuelle et politique perceptible depuis plusieurs années, notamment dans les milieux étudiants. ***Un communiqué diffusé par des étudiants de l'Université Beheshti, à Téhéran, en offre une synthèse glaçante, débarrassée de toute illusion réformiste*** :
« Il y a quarante-sept ans que ce système criminel prend notre avenir en otage. Ce ne sont pas des réformes ou de fausses promesses qui le feront changer. »
Le chiffre n'est pas choisi au hasard : il renvoie à la Révolution islamique de 1979, désormais relue par une partie de la jeunesse comme l'acte fondateur d'un enfermement historique. Pour ces étudiants, l'idée même d'une évolution graduelle du régime a perdu toute crédibilité.

Dans ce climat de défiance, l'exécutif apparaît à la fois affaibli et désorienté. Sous la présidence de Masoud Pezeshkian, élu l'an dernier sur un discours de compétence technocratique et de rationalité gestionnaire, le pays a connu une succession de coupures d'eau et d'électricité, symptômes d'infrastructures vieillissantes et de sanctions internationales toujours plus pesantes. Les promesses phares du chef de l'État – notamment l'assouplissement des restrictions sur Internet, enjeu crucial pour une société jeune et connectée – sont restées lettre morte. À mesure que l'écart se creuse entre les annonces et la réalité quotidienne, le crédit politique du président s'érode.

Souhaitant se démarquer de son prédécesseur ultraconservateur et de la brutalité assumée de la ligne dure, Pezeshkian a toutefois tenté une manœuvre d'apaisement. Il s'est déclaré prêt à rencontrer des représentants des manifestants, dans un geste rare mais largement symbolique. Son porte-parole a rappelé, non sans prudence, « le droit constitutionnel des Iraniens à manifester pacifiquement ». Une formule qui sonne, pour beaucoup, comme une incantation juridique déconnectée du terrain : les rassemblements restent étroitement surveillés, souvent dispersés, et leurs figures émergentes rapidement neutralisées.

Ce décalage permanent entre l'ouverture affichée et la réalité du pouvoir souligne une fracture centrale du système iranien. Le président, même animé de bonnes intentions, demeure structurellement subordonné à des instances non élues – Conseil des gardiens, appareil sécuritaire, autorité du guide suprême – qui verrouillent toute transformation d'ampleur. La rue l'a bien compris. En ciblant directement Ali Khamenei, les manifestants ne s'attaquent pas seulement à un homme, mais à l'architecture même d'un régime qui, à force de refuser la responsabilité politique, s'expose à une contestation de plus en plus frontale et existentielle.

Un défi qui paraît insurmontable

Mais le président ne détient pas l'essentiel : le contrôle effectif des forces de l'ordre. En Iran, la chaîne de commandement sécuritaire échappe largement à l'exécutif civil et relève, en dernière instance, d'institutions idéologiquement loyales au guide suprême. La conséquence est immédiate et brutale. Depuis le début des manifestations, des dizaines de contestataires ont été arrêtés. ***Dans certaines villes de province, loin des regards internationaux, les unités de sécurité n'ont pas hésité à ouvrir le feu sur les manifestants***. Ce recours rapide à la violence rappelle une constante du système : lorsque la contestation sort du cadre toléré, la réponse n'est pas politique, elle est coercitive.

Le 30 décembre, Masoud Pezeshkian a tenté de reprendre l'initiative sur le terrain économique. Il a reçu des représentants de syndicats et de guildes de commerçants, figures traditionnellement prudentes mais aujourd'hui directement touchées par l'effondrement monétaire. ***Devant eux, il a promis d'agir pour améliorer une situation devenue intenable***. Ce geste, tardif mais calculé, visait à donner l'image d'un pouvoir à l'écoute, capable de corriger ses erreurs. Après près de dix-huit mois de mandat, Pezeshkian a finalement tranché là où son immobilisme était le plus visible : il a limogé Mohammad Reza Farzin, gouverneur très impopulaire de la Banque centrale, héritage direct de l'ère ultraconservatrice précédente.

La nomination de Abdolnaser Hemmati à la tête de la Banque centrale marque, sur le papier, un tournant. Économiste réputé favorable aux réformes, ancien ministre des Finances de Pezeshkian, Hemmati incarne une ligne plus technocratique, moins idéologique. Il a promis de restaurer la stabilité économique, de rétablir la confiance et de contenir l'hémorragie monétaire. Mais cette ambition se heurte à une réalité structurelle implacable : les marges de manœuvre sont infimes.

Le défi qui attend Hemmati apparaît, à bien des égards, insurmontable. Parmi les premières mesures envisagées figurent une baisse drastique des taux d'intérêt — aujourd'hui proches de 40 %, un niveau asphyxiant pour l'investissement — ainsi qu'une réforme en profondeur du système bancaire et du marché des changes, gangrenés par les distorsions, les taux multiples et la spéculation. Ces ajustements techniques sont nécessaires, mais ils ne sauraient suffire. Aucun levier monétaire ne peut, à lui seul, compenser une économie privée d'oxygène politique et diplomatique.

Car l'économie iranienne n'est pas seulement mal gérée : elle est enfermée. L'isolement international, conséquence directe des choix stratégiques du régime, pèse lourdement. Les sanctions occidentales limitent l'accès aux marchés financiers, entravent les exportations de pétrole et découragent les investissements étrangers. À cela s'ajoute une gouvernance économique erratique, marquée par la prééminence d'organismes parapublics et de fondations liées aux cercles du pouvoir, souvent opaques et peu soucieuses d'efficacité. Depuis des années, la priorité n'est plus le bien-être de la population, mais la survie politique du système. Dans ce contexte, la promesse de stabilité sonne comme un vœu pieux. Même le plus compétent des économistes ne peut réparer ce qui relève d'un choix idéologique profond.

Tant que l'Iran restera prisonnier de ses sanctions, de son appareil sécuritaire hypertrophié et de son refus obstiné de rendre des comptes à sa société, toute tentative de redressement économique ressemblera à un colmatage provisoire. ***La rue, elle, ne s'y trompe pas : derrière la crise monétaire, c'est l'impasse politique qui continue de nourrir la colère — et d'éroder, lentement mais sûrement, les fondations mêmes de la République islamique.***

En Iran, la réalité des chiffres suffit à dire l'effondrement. Le salaire minimum mensuel avoisine désormais 104 millions de rials — une somme qui, dans l'économie réelle, ne permet guère plus que l'achat d'un gramme d'or à 18 carats, unité de conversion devenue courante tant la monnaie nationale a perdu toute fonction de repère. Cette comparaison, presque archaïque, en dit long sur la défiance envers le rial : l'or, valeur refuge millénaire, remplace la monnaie dans l'imaginaire collectif comme dans les calculs du quotidien.

Les professions qualifiées ne sont pas épargnées. Infirmiers et enseignants, piliers théoriques du contrat social, perçoivent entre 150 et 250 millions de rials par mois. Une rémunération à mettre en regard du coût du logement dans la capitale : louer un appartement simplement décent à Téhéran exige environ 200 millions de rials mensuels. Autrement dit, même les salariés diplômés, employés par l'État ou dans des secteurs essentiels, vivent à l'équilibre précaire, sans capacité d'épargne, exposés à la moindre variation des prix ou à la prochaine dévaluation.

Dans ce contexte, la pluriactivité est devenue la norme plutôt que l'exception. Nombre d'Iraniens disposant d'un emploi qualifié complètent leurs revenus comme chauffeurs pour des applications de VTC, livreurs, ou par une constellation de petits boulots informels. Cette économie de survie, fragmentée et épuisante, mine à la fois la cohésion sociale et le sentiment de dignité.

Elle nourrit aussi une fuite silencieuse mais massive : des dizaines de milliers de jeunes diplômés, de médecins, d'ingénieurs, d'artistes ont quitté le pays ces dernières années, emportant avec eux un capital humain que le régime peine à remplacer. L'exil n'est plus un choix idéologique ; il est devenu, pour beaucoup, une stratégie rationnelle. À cette asphyxie économique s'ajoute une angoisse géopolitique permanente. Les Iraniens vivent avec la crainte diffuse — mais persistante — de nouvelles frappes militaires menées par Israël ou les États-Unis. Chaque rumeur, chaque escalade régionale, chaque déclaration martiale réactive un sentiment d'instabilité chronique. Cette menace, même lorsqu'elle ne se matérialise pas, suffit à paralyser les projections individuelles et collectives.

« On ne peut même pas faire de plans deux semaines à l'avance dans ce pays », confiait un jeune manifestant, las, presque résigné. « Sans stabilité, il n'y a ni croissance possible, ni épanouissement. ***On vit au jour le jour. » Cette phrase, banale en apparence, condense pourtant l'une des pathologies les plus profondes de l'Iran contemporain*** : l'impossibilité de se projeter. Une société qui ne peut imaginer son avenir cesse peu à peu d'y croire. Et lorsqu'un État ne garantit plus ni sécurité économique, ni horizon temporel, il n'exerce plus un pouvoir d'adhésion — seulement un pouvoir de contrainte. ***C'est dans cet étau — entre précarité matérielle, isolement international et peur de la guerre — que s'enracine la contestation actuelle***. Moins spectaculaire que certaines révoltes passées, elle est peut-être plus corrosive encore. Car ce qui s'effrite aujourd'hui n'est pas seulement le niveau de vie, mais la possibilité même d'une vie projetée, construite, transmise. Une société condamnée à l'urgence permanente finit toujours par interroger, frontalement, ceux qui l'y maintiennent.

Et il y a aussi cette jeunesse iranienne s'octroie des libertés, contre vents et mollahs....

À bas bruit, loin des tribunes politiques et des slogans scandés dans la rue, une autre transformation est déjà en cours. Elle ne cherche ni la rupture spectaculaire ni la prise du pouvoir. Elle avance par déplacements successifs, par tolérances arrachées, par usages installés. Dans l'Iran contemporain, la jeunesse a commencé à vivre autrement — parfois au mépris de la loi, souvent dans ses interstices.

Concerts de pop en plein air, semaines de la mode semi-officielles, rave-partys improvisées dans le désert : les manifestations culturelles se multiplient, parfois avec l'assentiment tacite des autorités locales, parfois sans. « La société évolue à toute allure, comme une sorte de mue », observe Donya Amiri, 33 ans, critique de mode et créatrice à Téhéran. « ***Les espaces sociaux s'ouvrent, et la jeunesse, intrépide, brise les tabous. La jeune génération rêve de libertés élémentaires et les obtient à force de persévérance***. » Ce changement n'est ni théorique ni marginal : il est visible, documenté, partagé.

Les innombrables vidéos diffusées sur les réseaux sociaux, comme les témoignages recue identical auprès d'artistes, de musiciens, de créateurs, d'entrepreneurs, d'étudiants ou de chercheurs, dessinent le même paysage : celui d'un pays en mutation culturelle rapide. Et cette effervescence ne se limite plus à la capitale. À Yazd, cité longtemps perçue comme l'un des bastions religieux du centre du pays, un concert participatif a récemment réuni des milliers de personnes autour de chansons pop d'avant la Révolution islamique — des titres autrefois strictement interdits. Le symbole est fort : ce qui était jugé subversif est désormais chanté collectivement, à visage découvert. Ailleurs, les signes s'accumulent. Des danseurs de hip-hop se produisent dans l'espace public à Chiraz et dans d'autres grandes villes. À Karaj, des sessions de danse improvisées s'invitent dans les cafés. De plus en plus fréquemment, des DJ sont invités à se produire dans les centres commerciaux, lieux pourtant étroitement surveillés. La musique, le corps, la fête — autant de territoires que la République islamique cherchait à discipliner — échappent peu à peu à son contrôle normatif.

Pour beaucoup, ces moments relèvent moins de la provocation que de la survie psychique. « Nous avons besoin de joie et de légèreté », confie Parnia, 26 ans, esthéticienne à Téhéran, qui a souhaité rester anonyme par crainte de représailles. « Quand je vais à un concert, je ne pense plus à la guerre, aux conflits. Je suis pleinement dans l'instant, à profiter de cette soirée spéciale. » Cette suspension du quotidien, brève mais réelle, est devenue une forme de résistance intime.

Même dans des régions éloignées des grands centres urbains, la dynamique est à l'œuvre. À Kerman, un marathon mixte a été organisé dans le désert au mois d'octobre — une initiative impensable il y a encore quelques années. Les cours de yoga et les séances collectives de sport en plein air se multiplient dans les parcs, tandis que des artistes, souvent des femmes seules, investissent l'espace public, exposent, performencent, parfois sans autorisation explicite.

Cette liberté n'est ni totale ni garantie. Elle reste fragile, réversible, négociée au jour le jour. Mais elle existe. Et surtout, elle s'installe. La République islamique conserve l'appareil de contrainte, mais elle peine de plus en plus à régenter les modes de vie. Un régime peut survivre longtemps sans adhésion politique ; il survit plus difficilement lorsqu'il perd la maîtrise des corps, des désirs et des imaginaires.

Dans l'ombre des manifestations et des arrestations, une autre réalité s'impose : celle d'une jeunesse qui ne croit plus aux promesses officielles, mais qui s'autorise malgré tout à vivre. Sans programme, sans chef, sans illusion de victoire rapide. Simplement parce qu'attendre n'est plus une option.

En finir avec l'aventurisme militaire du régime

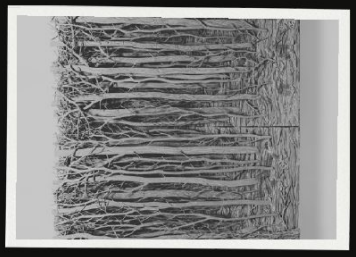
Pour sortir de l'impasse actuelle, une voie théorique s'impose : un accord politique avec États-Unis, incarnés aujourd'hui par le retour de Donald Trump au centre du jeu diplomatique. Une telle entente permettrait, sinon une levée complète des sanctions, du moins une désescalade stratégique susceptible d'épargner à l'Iran une confrontation militaire directe. Mais cette option relève presque de la fiction politique. L'hostilité idéologique irréductible du guide suprême Ali Khamenei à l'égard d'Israël et de Washington constitue l'un des piliers doctrinaux du régime. Revenir dessus reviendrait à remettre en cause une partie de sa légitimité révolutionnaire, fondée sur l'opposition frontale à l'Occident et au sionisme.

Cette fracture entre politique étrangère et attentes sociales s'exprime désormais ouvertement dans la rue. Le mardi 30 décembre, à Téhéran, les manifestants ont repris l'un des slogans les plus persistants du répertoire protestataire iranien : « Ni Gaza ni Liban, je donne ma vie à l'Iran. » Apparue dès 2009, cette formule n'est ni un rejet de la cause palestinienne en soi ni une adhésion à l'Occident, mais l'expression d'un ras-le-bol national. Elle traduit le refus de voir les ressources du pays — financières, militaires, humaines — absorbées par le soutien à des acteurs armés extérieurs tels que le Hamas ou le Hezbollah.

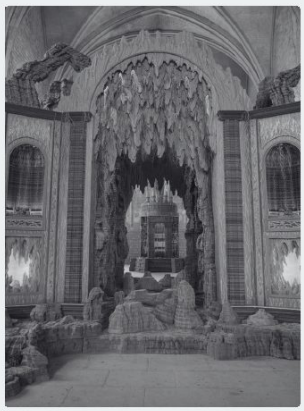
Aux yeux de nombreux Iraniens, cet aventurisme militaire régional a un coût direct et tangible. Il a contribué à assécher les finances publiques, à justifier des sanctions toujours plus lourdes, et à isoler durablement le pays sur la scène internationale, y compris vis-à-vis de plusieurs voisins arabes sunnites longtemps méfiants à l'égard de l'expansion de l'influence iranienne. La politique dite de « profondeur stratégique », censée garantir la sécurité du régime en projetant sa puissance au-delà de ses frontières, apparaît désormais comme un pari ruineux. Dans l'imaginaire protestataire, la chaîne de causalité est claire : interventions extérieures, sanctions, inflation, appauvrissement. L'Iran contemporain est traversé par une fracture silencieuse : d'un côté, un État idéologique, figé dans ses récits fondateurs, obsédé par sa survie ; de l'autre, une population jeune, connectée, pragmatique, qui n'attend plus rien du régime mais ne peut encore s'en débarrasser. Cette dissociation est profonde. Elle ne produit pas immédiatement une révolution, mais elle ronge, lentement, la légitimité. Les manifestations ne font pas tomber le pouvoir, mais elles empêchent le retour à la normalité autoritaire. Les fêtes, les concerts, les transgressions quotidiennes ne sont pas des gestes politiques au sens classique, mais elles disent autre chose : l'État ne gouverne plus les imaginaires. Et lorsqu'un régime ne parvient plus à façonner la vie qu'il prétend encadrer, il gouverne par défaut.

Invitée à investir une galerie du Grand Palais en parallèle de la présentation des maquettes de vitraux de Claire Tabouret pour Notre-Dame de Paris, Eva Jospin déploie plus d'une quinzaine d'œuvres en carton. Des paysages sculptés, des architectures mentales, des grottes et des forêts fictives composent un ensemble immersif qui transporte immédiatement le visiteur hors du temps et hors du réel. L'artiste ne se contente pas d'occuper l'espace : elle le reconfigure, le plie à sa logique labyrinthique, le transforme en un territoire à explorer lentement, physiquement, presque à tâtons.

Il y a d'abord cette histoire qu'Eva Jospin aime raconter et qui agit comme un mythe fondateur. ***Celui d'un jeune Romain découvrant, par hasard, une cavité souterraine oubliée, et tombant nez à nez avec des fresques d'une beauté stupéfiante. Il s'agit de la Domus Aurea de Néron, palais enseveli pendant des siècles, devenu grotte par la force du temps****. De cette découverte naîtra le « grotesque », ce style foisonnant où l'architecture se mêle au végétal, où les formes se déploient librement dans un vertige décoratif.*



EVA JOSPIN METAMORPHOSE LE GRAND PALAIS EN GROTTE BAROQUE



Des bas-reliefs brodés comme des mini-théâtres

Dès l'entrée, le visiteur comprend qu'il ne s'agit pas d'une exposition à embrasser d'un seul regard. Ici, il faut marcher, contourner, s'approcher, reculer, parfois revenir sur ses pas. Le parcours – accessible avec le même billet que l'exposition de Claire Tabouret – impose un rapport physique à l'œuvre. Avec Eva Jospin, la vision est toujours fragmentaire, différée, recomposée au fil de la déambulation. Rien n'est frontal, tout est affaire de seuils, d'angles morts et de révélations progressives.

L'émerveillement surgit d'abord face à un promontoire vertigineux, avant qu'un cénotaphe monumental ne se dresse, telle une tour de Babel en carton. Ce matériau pauvre, industriel, banal, est devenu la signature de l'artiste. Diplômée des Beaux-Arts de Paris, celle qui est aussi la fille d'un ancien Premier ministre – et qui rêvait initialement de peinture – a trouvé dans le carton une brèche décisive vers la sculpture. Depuis près de vingt ans, elle transforme ces reliques du commerce mondialisé en dentelles architecturales, en ruines imaginaires d'un monde qui n'a jamais existé mais semble étrangement familier.

En circulant au milieu de ces forêts denses et presque opaques, des réminiscences affleurent. On pense aux primitifs italiens, à Giovanni Bellini, à Piero di Cosimo, à leurs paysages chargés de symboles et de mystère. Les arbres découpés au cutter, les grottes peintes en trompe-l'œil, les coquillages dissimulés dans les plafonds concourent à la création d'un univers où le minéral dialogue avec le textile, où la sculpture flirte avec la broderie, où l'histoire de l'art est omniprésente sans jamais se figer en citation littérale. Chez Jospin, les références sont digérées, transformées, réinjectées dans une langue plastique profondément personnelle.

Parmi la quinzaine de pièces présentées, certaines œuvres inédites brouillent encore davantage les frontières entre les disciplines. Une série de bas-reliefs brodés capte la lumière grâce à des perles, des fils libres, des franges qui ruissellent comme des nymphées – ces fontaines à nymphes réinventées. Ces œuvres fonctionnent comme de petits théâtres suspendus, à la fois précieux et fragiles, où la matière semble sur le point de se mettre en mouvement. Eva Jospin poursuit ici son exploration obstinée des matériaux, des échelles et des techniques.

De Sous-Bois à Arche, la déambulation entraîne le visiteur des jardins baroques italiens aux rocailles du XVIII[e] siècle, dans une continuité historique rêvée plutôt que démonstrative. Le parcours s'achève devant Panorama, une œuvre monumentale : un arc de cercle de neuf mètres sur neuf, mêlant bois et carton, semblable à une forêt enchantée qui enveloppe littéralement le regard et le corps des visiteurs. On n'est plus face à l'œuvre, mais à l'intérieur de son souffle.

En fin de journée, lorsque le ciel de Paris s'assombrit et que la lumière filtre à travers les hautes fenêtres du Grand Palais, la magie opère pleinement. On ne sait plus très bien si l'on se tient devant un décor d'opéra, une ruine future ou le seuil d'un autre monde. L'envie est là, presque enfantine, de basculer de l'autre côté, comme Alice traversant le miroir. Eva Jospin invente des lieux que l'on aimerait habiter, tout en sachant qu'ils n'existent que dans l'espace fragile des contes, des songes et de l'art – précisément là où ils doivent rester pour continuer de nous hanter.

Eva Jospin, l'architecte des forêts intérieures

Il y a dans l'œuvre d'Eva Jospin quelque chose de paradoxal et de profondément contemporain : une fascination pour la ruine et l'archaïque, conjuguée à une extrême lucidité sur le monde présent. À rebours de l'instantanéité et de la production rapide qui dominent une large part de l'art actuel, Eva Jospin construit des œuvres lentes, exigeantes, patiemment élaborées, qui demandent au regardeur de suspendre le temps. Son travail, immédiatement reconnaissable, repose sur un matériau humble, presque prosaïque : le carton. Mais de cette matière pauvre, issue du flux incessant du commerce mondialisé, elle tire des architectures somptueuses, des forêts mentales, des grottes baroques et des paysages imaginaires qui semblent surgir d'une mémoire collective enfouie.

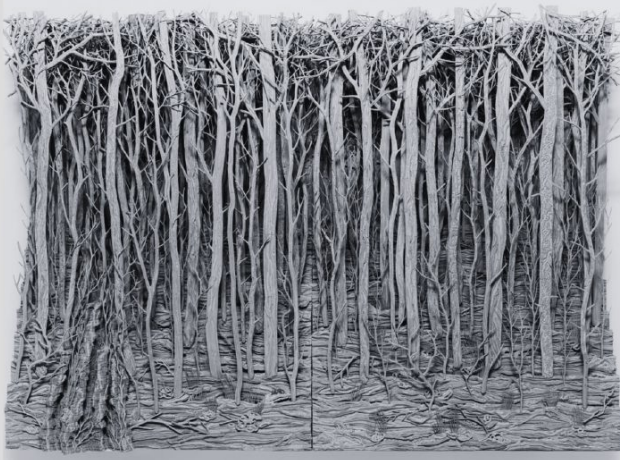
Née en 1975, formée à l'École nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris, Eva Jospin s'est d'abord pensée peintre. Pourtant, très tôt, la surface plane lui apparaît comme une limite. C'est par une sorte de détour – presque un pas de côté – qu'elle glisse vers la sculpture, trouvant dans le carton un terrain d'expérimentation inattendu. Ce matériau, facile à découper, à empiler, à inciser, lui permet de dessiner dans l'espace, de sculpter comme on grave, de construire des reliefs d'une complexité vertigineuse. Le cutter devient son outil principal, prolongement direct de la main et de l'œil, instrument d'une écriture patiente et obstinée. Ce choix n'est pas anodin : le carton, fragile et périssable, porte en lui une forme de précarité qui entre en résonance avec les thèmes de la ruine, de l'effondrement et de la mémoire que l'artiste ne cesse d'explorer.

L'univers d'Eva Jospin est avant tout un monde de forêts. Mais il ne s'agit pas de paysages naturalistes ou de représentations fidèles du réel. Ses forêts sont opaques, presque impénétrables, faites de strates, de ramifications, d'enchevêtrements où le regard se perd. Elles évoquent autant les décors de théâtre que les fonds de tableaux anciens, autant les jardins mythologiques que les bois inquiétants des contes. On y devine l'influence des primitifs italiens, de la peinture de la Renaissance, mais aussi des jardins baroques, des rocailles du XVIIIe siècle et des architectures fantastiques. Chez Jospin, le végétal n'est jamais décoratif : il est structure, ossature, principe organisateur. La forêt devient une métaphore de la pensée elle-même, complexe, non linéaire, faite de détours et de bifurcations. Très vite, son travail dépasse la simple frontalité. Les œuvres deviennent des environnements, des dispositifs immersifs qui obligent le corps à s'engager. Le spectateur n'est plus seulement face à une sculpture : il est invité à marcher, contourner, s'approcher, parfois à se sentir presque englouti par la matière. Cette dimension labyrinthique est centrale. Eva Jospin aime rappeler l'histoire de la Domus Aurea de Néron, ce palais romain enseveli, redécouvert comme une grotte à la Renaissance, et à l'origine du style «grotesque», où l'architecture et le végétal s'entrelacent librement. Cette généalogie irrigue son œuvre : ses grottes, ses cénotaphes, ses architectures fictives semblent être les vestiges d'une civilisation imaginaire, à la fois ancienne et future.

Une volonté de rendre absent le discours spectaculaire

Si le carton reste le socle de son travail, Eva Jospin n'a cessé d'élargir son champ de recherche. Au fil des années, elle introduit de nouveaux matériaux : le bois, le métal, le plâtre, mais aussi le textile et la broderie. Cette ouverture marque une évolution importante. Les bas-reliefs brodés, ponctués de perles, de fils libres et de franges, brouillent les frontières entre sculpture et arts décoratifs. Ils évoquent des mini-théâtres, des fragments de paysages précieux, où la matière semble vibrer sous la lumière. L'artiste joue alors sur les contrastes d'échelle : le geste infinitésimal de la broderie dialogue avec des installations monumentales de plusieurs mètres de haut. Cette coexistence du minuscule et du colossal est l'une des grandes forces de son œuvre.

Les institutions ne s'y trompent pas. Les installations d'Eva Jospin ont investi des lieux prestigieux et symboliques, transformant profondément la perception des espaces qui les accueillent. Son intervention au Grand Palais, où elle métamorphose une galerie en grotte baroque, marque un moment fort de sa reconnaissance publique. Dans ce contexte, son travail dialogue avec l'histoire de l'architecture, avec la monumentalité du lieu, mais aussi avec la lumière changeante qui filtre à travers la verrière. Ses œuvres ne cherchent pas à rivaliser avec l'espace : elles l'absorbent, le redessinent, le détournent. Le Grand Palais devient alors un décor mental, presque un paysage intérieur à parcourir.



Ce qui frappe chez Eva Jospin, c'est l'absence de tout discours spectaculaire. Son art n'est ni démonstratif ni provocateur. Il avance par sédimentation, par accumulation, par approfondissement. Il convoque la mémoire de l'histoire de l'art sans jamais sombrer dans la citation littérale. Les références sont là, diffuses, intégrées, transformées. Le regardeur averti reconnaîtra des échos à la peinture italienne, à la scénographie baroque, à l'art des jardins, mais rien n'est jamais figé. Tout semble en devenir, comme si les œuvres pouvaient continuer à croître, à se ramifier, à s'étendre au-delà de leurs limites physiques. Dans un monde saturé d'images numériques, de virtualité et de dématérialisation, le travail d'Eva Jospin réaffirme avec force la dimension tactile, matérielle et temporelle de l'art. Ses sculptures portent la trace du geste, de l'effort, de la répétition. Elles demandent du temps – à l'artiste pour les produire, au spectateur pour les appréhender. Cette lenteur assumée est en soi une prise de position. Elle invite à une autre forme d'attention, à une expérience esthétique fondée sur la durée, la contemplation et l'errance.

Eva Jospin crée ainsi des lieux que l'on n'habite jamais vraiment, mais qui s'impriment durablement dans la mémoire. Des lieux à la frontière du réel et de l'imaginaire, entre décor d'opéra, ruine antique et forêt enchantée. Des espaces où l'on se sent à la fois minuscule et intensément présent.

Monogamie : Plus vieux mensonge au monde ?

Ils étaient jeunes. Ils ont été enterrés ensemble. Découverts au début des années 2000 près de Vérone, les célèbres "amants de Valdaro" reposaient face à face, les bras et les jambes étroitement mêlés. Une image saisissante, presque obscène dans sa tendresse, qui a immédiatement projeté sur le Néolithique nos fantasmes contemporains : amour romantique, fidélité exclusive, couple fusionnel. Mais cette sépulture suffit-elle à prouver que les premiers agriculteurs européens vivaient déjà sous le régime de la monogamie durable ? Rien n'est moins sûr. Et les spécialistes, eux-mêmes, restent profondément divisés.

Il y a environ 5 500 ans, tandis que l'on recouvrait leurs corps de terre et de pierres, les deux jeunes individus étaient disposés avec un soin manifeste. Leurs visages presque en contact, leurs membres imbriqués dans une posture qui évoque davantage l'étreinte que la simple proximité.

Nous ignorons tout de leur identité, de leur statut social, de la cause exacte de leur mort. Les analyses ostéologiques indiquent seulement qu'ils sont décédés jeunes, sans traces évidentes de violence. ***Mais une chose est certaine : cette mise en scène funéraire n'est pas le fruit du hasard. Des vivants ont choisi cette disposition***. Ils ont voulu signifier quelque chose. Faut-il y voir la preuve d'un amour conjugal, d'un couple reconnu, peut-être même idéalisé ? Ou projetons-nous, une fois encore, nos catégories modernes sur des sociétés radicalement différentes ? Car si la monogamie est aujourd'hui présentée comme une norme universelle — souvent naturalisée, parfois sacralisée — les données archéologiques et anthropologiques invitent à davantage de prudence. Au Néolithique, l'humanité est en pleine mutation : sédentarisation, agriculture, accumulation des biens, apparition de la propriété et, avec elle, de nouvelles structures familiales. Mais rien n'indique que ces transformations aient immédiatement engendré le couple monogame tel que nous l'entendons.

De nombreux chercheurs rappellent que la monogamie sociale (vivre à deux, élever des enfants ensemble) ne coïncide pas nécessairement avec la monogamie sexuelle. Dans les sociétés humaines, passées comme présentes, les écarts entre norme affichée et pratiques réelles sont considérables. Les études comparatives montrent que, même là où la monogamie est institutionnalisée, l'infidélité reste statistiquement fréquente. Rien ne permet donc d'affirmer que l'étreinte de Valdaro scelle un pacte d'exclusivité amoureuse au sens moderne du terme.

D'autres hypothèses sont avancées. Cette double inhumation pourrait relever du rituel, du symbole, voire du mythe. L'enlacement pourrait exprimer une parenté, une alliance, un lien sacré ou funéraire que nous ne savons plus lire.

Certains archéologues évoquent même la possibilité d'une mise en scène post-mortem destinée aux vivants : un récit visuel, puissant, destiné à fixer la mémoire du groupe plutôt qu'à raconter une histoire intime. Ainsi, derrière ces deux corps figés dans la terre depuis des millénaires, se dessine une question vertigineuse : la monogamie est-elle une invention récente que nous avons rétroactivement projetée sur le passé ? Les amants de Valdaro, loin d'apporter une réponse définitive, agissent comme un miroir. Ils reflètent moins la vérité du Néolithique que notre besoin contemporain de croire que l'amour, tel que nous le concevons aujourd'hui, aurait toujours existé. Leurs ossements ont reposé sous terre pendant des millénaires, soustraits aux regards et aux récits, jusqu'à leur mise au jour en 2007, lors de fouilles menées à Valdaro, dans le nord de l'Italie. La sépulture appartient à ce que les archéologues nomment l'âge de la pierre polie, plus communément désigné comme le Néolithique. Une période charnière, souvent idéalisée, où l'Europe bascule lentement vers un autre rapport au monde. L'humanité cesse de suivre le gibier et les saisons pour tenter de les dominer. ***Elle élève du bétail, cultive les céréales, construit des maisons durables, invente des villages — et, avec eux, de nouvelles formes d'organisation sociale, familiale et symbolique. Ce basculement n'est pas qu'économique ou technique. Il modifie en profondeur la manière de penser le lien, la filiation, la transmission.***

1

Le Néolithique marque l'émergence de la propriété, de l'héritage, et probablement d'un contrôle accru des corps — en particulier des corps féminins — dans un contexte où la descendance devient un enjeu central. C'est dans ce monde en recomposition que les deux squelettes de Valdaro ont été déposés, enlacés, figés pour l'éternité dans une posture qui nous semble étrangement familière.

« C’est un cas extraordinaire », déclara l’archéologue Elena Maria Menotti peu après la découverte. L’émotion, chez les scientifiques, est d’ordinaire contenue. Pourtant, face à ces deux corps serrés l’un contre l’autre, elle avoue avoir vacillé. En réalité, la préhistoire européenne a déjà livré d’autres sépultures multiples.

Des tombes doubles, voire collectives, existent ailleurs sur le continent. En Grèce, par exemple, dans une grotte néolithique, les chercheurs ont mis au jour une inhumation où deux individus reposaient en position dite « en cuillère », suggérant une proximité physique assumée.

Mais ici, à Valdaro, l’intimité franchit un seuil. Les visages sont presque en contact. Les membres s’entrelacent. Rien ne semble laissé au hasard. Menotti, pourtant aguerrie, n’avait jamais rencontré une telle mise en scène funéraire. « J’ai effectué des fouilles à Pompéi et sur certains des sites les plus importants de la planète, confia-t-elle alors. Mais je n’ai jamais été émue à ce point. » Ce trouble dit autant la puissance de la découverte que la fragilité de nos certitudes. ***Car cette émotion, aussi sincère soit-elle, pose une question dérangeante : sommes-nous touchés par une vérité ancienne, ou par le reflet de nos propres obsessions modernes ?*** Face à ces corps enlacés, le regard contemporain convoque spontanément l’idée de couple, d’amour, de fidélité. Pourtant, aucune preuve archéologique ne permet d’affirmer que ces deux individus formaient un couple monogame au sens où nous l’entendons aujourd’hui. L’archéologie révèle des gestes, pas des sentiments. Des postures, pas des serments.

Ainsi, ce que ***Valdaro nous offre n’est peut-être pas une origine de la monogamie***, mais un malaise fécond : la confrontation entre un passé muet et notre besoin presque compulsif d’y projeter des récits. Dans le silence minéral du Néolithique, les corps parlent — mais ils ne disent jamais exactement ce que nous voudrions entendre.

Les émotions ne laissent pas de traces

Lorsqu’ils tentent de reconstituer la vie des populations de l’âge de pierre, les archéologues travaillent presque toujours à partir de vestiges muets. Des éclats de silex, des outils usés jusqu’à l’os, des fragments de poteries, des restes alimentaires mêlés à la terre. Autant d’indices matériels, précieux mais terriblement incomplets. Ce que ces femmes et ces hommes ressentaient, ce qui les liait les uns aux autres, ce qu’ils espéraient ou redoutaient, demeure le plus souvent hors de portée. ***À plus forte raison au Néolithique, époque dépourvue de toute source écrite, où l’interprétation repose exclusivement sur la matière.***

L'amour, la haine, la jalousie, la tendresse, la peur ou la joie sont des expériences profondément humaines, mais elles ne fossilisent pas. Elles ne se déposent ni dans la roche ni dans la terre. Contrairement aux murs, aux armes ou aux sépultures, les émotions ne laissent presque aucune trace matérielle exploitable. Elles se vivent, s'épuisent, disparaissent. À la préhistoire, elles échappent donc largement au regard scientifique. Ce vide oblige les chercheurs à une extrême prudence : le moindre geste conservé risque d'être surinterprété, chargé d'un sens qu'il n'a peut-être jamais eu.

C'est précisément ce qui rend le cas des « amants de Valdaro » si troublant. Le surnom, apparu après leur découverte, dit déjà beaucoup de notre regard. Il impose une lecture romantique, presque automatique, à cette étreinte figée dans la mort. Pour certains chercheurs, cette posture serait la preuve d'un attachement amoureux. Pour d'autres, il serait impensable qu'un tel enlacement ne traduise pas un lien affectif fort, voire exclusif. L'image est puissante, presque trop. Elle semble nous adresser un message venu du fond des âges, comme si le passé cherchait soudain à nous rassurer : aimer aurait toujours été ainsi.

Mais cette évidence apparente mérite d'être interrogée. Car rien ne permet d'affirmer que cette proximité charnelle relève d'un sentiment amoureux tel que nous le concevons aujourd'hui. L'étreinte peut tout aussi bien relever d'un rituel funéraire, d'une mise en scène symbolique, d'un geste destiné aux vivants plutôt qu'aux morts. Elle peut signifier une alliance, une parenté, une appartenance commune, ou même une représentation mythique dont le sens nous échappe désormais. À défaut de textes, aucune hypothèse ne peut être totalement exclue.

Reste alors une question plus large, et sans doute plus dérangeante : si l'on ne peut rien dire avec certitude des émotions, peut-on au moins tirer de ces sépultures des enseignements sur l'organisation sociale ? ***Les hommes et les femmes du Néolithique vivaient-ils en couples stables ?*** Existaient-ils des formes de conjugalité reconnues, durables, peut-être déjà normées ? La double inhumation de Valdaro suggère-t-elle un modèle relationnel particulier, où l'attachement individuel aurait trouvé une place centrale ?

Ou bien projetons-nous, une fois encore, notre propre imaginaire sur un passé radicalement autre ? La tentation est grande de lire dans ces corps enlacés l'ancêtre de nos histoires d'amour, comme si la monogamie devait forcément avoir une origine, une scène primitive. ***Mais l'archéologie rappelle une vérité inconfortable : le silence des pierres ne confirme jamais nos certitudes. Il les met à l'épreuve. Et parfois, il les désarme.***

Les indices archéologiques, lorsqu'ils existent, ne livrent jamais de réponses univoques. Ils produisent au contraire un faisceau de lectures parfois incompatibles, laissant une large place à l'interprétation — et à la projection. Depuis plusieurs décennies, une théorie demeure solidement ancrée dans l'imaginaire scientifique et populaire : celle d'une préhistoire fondamentalement égalitaire, fluide, presque libertaire. ***Les hommes et les femmes y auraient vécu affranchis de contraintes durables, libres d'aimer, de désirer, de s'unir et de se séparer sans règles fixes ni attaches prolongées***. Le sexe y aurait été affaire de plaisir, de sociabilité ou de détente, sans qu'il soit nécessaire de le lier à une relation exclusive ou à un engagement dans le temps.

Cette vision s'appuie volontiers sur une comparaison avec les bonobos, ces cousins proches du chimpanzé, dont les comportements sexuels multiples et changeants servent souvent de miroir rassurant à nos propres fantasmes d'un âge d'or perdu. Chez eux, les partenaires varient fréquemment, les relations sexuelles jouent un rôle d'apaisement social, et la jalousie semble absente. De là à en déduire que l'être humain préhistorique fonctionnait de la même manière, il n'y a qu'un pas — que certains franchissent allègrement.

De l'amour libre au couple stable

Certaines découvertes archéologiques ont longtemps semblé conforter cette hypothèse d'une sexualité préhistorique largement déliée de toute exclusivité. Les premiers agriculteurs européens, par exemple, vivaient souvent dans d'immenses habitations collectives. Certaines maisons néolithiques atteignaient quarante mètres de long, des dimensions incompatibles avec le modèle d'une famille nucléaire restreinte. Ces structures semblent plutôt conçues pour accueillir plusieurs générations, plusieurs lignées, voire l'ensemble d'un groupe villageois. ***De telles promiscuités ont conduit nombre de chercheurs à supposer que la question de « qui couchait avec qui » importait peu, tant les frontières intimes devaient être poreuses.*** Mais cette lecture, séduisante par sa simplicité, se heurte aujourd'hui à des données nouvelles. Les progrès récents de l'archéogénétique — discipline qui croise archéologie et analyse de l'ADN ancien — ont profondément modifié notre compréhension des sociétés néolithiques. L'étude des liens de parenté au sein des sépultures, des villages et des habitats révèle des structures familiales bien plus organisées qu'on ne l'imaginait.

« Nos analyses laissent penser que les premiers agriculteurs vivaient plutôt en couples stables, et avaient souvent sept ou huit enfants », explique Johannes Krause, directeur de l'Institut Max-Planck d'anthropologie évolutionniste et figure majeure de la recherche sur l'ADN ancien. Les données génétiques montrent des lignées cohérentes, une transmission patrilinéaire fréquente, et une organisation familiale qui suppose une certaine stabilité des unions sur la durée.

Pour autant, Krause se garde bien de franchir une étape supplémentaire. Que ces couples aient été durables ne signifie pas qu'ils aient été amoureux. La stabilité reproductive ne dit rien de l'attachement émotionnel. Elle peut relever de nécessités économiques, agricoles, démographiques. Élever de nombreux enfants dans un monde de travail physique intense exige une coopération étroite — pas forcément une fusion romantique. Ainsi, l'image d'une préhistoire livrée à l'amour libre comme celle d'un Néolithique déjà conjugal et normé relèvent peut-être toutes deux d'excès de lecture. Entre liberté sexuelle fantasmée et couple sacralisé rétroactivement, il subsiste un angle mort : celui d'un monde où les relations humaines étaient sans doute plus pragmatiques que sentimentales, plus contraintes que poétiques — et infiniment plus complexes que les récits que nous aimerions en faire. L'archéogénétique est une discipline jeune, presque insolente à l'échelle de la longue histoire des sciences. Ce n'est que depuis quelques décennies que les chercheurs savent extraire de l'ADN à partir d'ossements anciens, parfois vieux de plusieurs milliers d'années, puis en décrypter la structure. ***Une révolution silencieuse, qui a bouleversé notre rapport au passé.*** Là où l'archéologie classique se contentait d'objets, de formes et de contextes, le génome introduit une donnée nouvelle, implacable : la filiation biologique. Il permet de reconstituer des lignées, d'identifier des parents, des enfants, des fratries — et, par ricochet, d'éclairer les choix de partenaires à l'âge de la pierre.

L'un des sites les plus emblématiques de cette révolution se situe en France, à environ 150 kilomètres au sud-est de Paris, dans l'Yonne. La nécropole de Gurgy – Les Noisats est devenue, presque malgré elle, un laboratoire grandeur nature pour comprendre l'intimité sociale des premiers agriculteurs européens. ***En 2004, les archéologues y ont commencé à mettre au jour un vaste cimetière néolithique. Le chiffre frappe immédiatement*** : 128 sépultures ont été identifiées. Une abondance exceptionnelle pour une période où, le plus souvent, les chercheurs doivent se satisfaire de quelques tombes isolées.

Dans la majorité des cas, les nécropoles néolithiques nous parviennent mutilées. Une partie des tombes a disparu, détruite par l'érosion, l'agriculture intensive ou les constructions modernes. ***D'autres restent inaccessibles, enfouies sous des maisons, des routes, des zones industrielles que l'on ne peut évidemment pas raser au nom de la science***. À cela s'ajoutent des contraintes plus prosaïques : le manque de financements, de temps, de moyens humains pour mener des fouilles exhaustives. L'archéologie est aussi une affaire de compromis.

Mais à Gurgy, les conditions étaient presque idéales. Le site, relativement préservé, a pu être exploré de manière systématique. Chaque sépulture a été documentée, chaque ossement analysé. Et surtout, l'ADN ancien a pu être extrait sur une large échelle, offrant une vision d'ensemble rare sur une communauté néolithique entière. Pour la première fois, il devenait possible de cartographier non seulement les morts, mais les liens invisibles qui les unissaient.

Les résultats ont été dérangeants pour les partisans d'une préhistoire libertaire et sans attaches. Les analyses génétiques révèlent des structures familiales étonnamment cohérentes : des lignées patrilinéaires marquées, des femmes venues de l'extérieur du groupe, des hommes restant sur place. ***Un schéma qui suggère non pas un chaos relationnel, mais une organisation sociale relativement stable, où les unions semblent s'inscrire dans la durée***. Rien qui évoque une circulation aléatoire des partenaires ou une sexualité totalement déliée de toute contrainte.

Pour autant, là encore, la tentation de conclure trop vite guette. Car si l'ADN dit la parenté, il ne dit rien du désir. Il révèle des enfants, pas des sentiments. Des unions durables, peut-être, mais pas nécessairement choisies. À Gurgy comme ailleurs, la stabilité génétique pourrait refléter des logiques économiques, agricoles ou territoriales bien plus que des élans du cœur.

Ainsi, l'archéogénétique ne livre pas la vérité ultime sur la monogamie. Elle en fissure simplement les mythes, anciens comme modernes.

Grâce aux données génétiques, l'équipe est parvenue à déterminer avec précision le degré de parenté entre les individus inhumés. Qui était apparenté à qui, qui partageait un ancêtre commun, quelles lignées se recoupaient. ***Mais le génome, aussi bavard soit-il, reste parfois elliptique***. Il ne livre pas spontanément la place exacte de chacun dans l'arbre généalogique. Il indique des proximités biologiques, pas des filiations clairement nommées. Il a donc fallu aller plus loin, croiser, tester, recomposer.

« ***Nous avons essayé différentes configurations à de multiples reprises*** », poursuit Haak. L'âge au décès, le sexe biologique, les marqueurs des lignées maternelles et paternelles ont été intégrés dans des modèles successifs. Chaque hypothèse était confrontée aux autres, ajustée, rejetée ou affinée. « ***Jusqu'à ce que tout finisse par s'imbriquer, un peu comme dans un sudoku*** », précise-t-il. Une comparaison révélatrice : ici, aucune intuition, aucun récit préconçu. Seulement des contraintes logiques, des exclusions progressives, une patience presque obsessionnelle.

Il aura fallu des semaines entières pour parvenir à une configuration cohérente. Un travail lent, minutieux, à rebours de l'image romantique de la découverte archéologique. ***Et pourtant, ce patient déchiffrement a permis de faire émerger une structure familiale étonnamment lisible*** : plusieurs générations liées entre elles, des continuités masculines marquées, des femmes venues de l'extérieur, intégrées au groupe. Une organisation qui évoque moins une communauté flottante qu'un système social ordonné, pensé dans la durée.

Les femmes quittaient leur communauté

À partir des données génétiques, les chercheurs ont pu reconstituer l'arbre généalogique de deux grandes familles ayant enterré leurs morts à Gurgy sur plusieurs générations. La plus vaste de ces lignées regroupe 64 individus et remonte à un seul homme — une figure presque spectrale, une sorte de père fondateur dont il ne subsiste que quelques os des bras et des jambes. Ces restes avaient été soigneusement rassemblés, liés en fagot, puis déposés dans la tombe d'une femme. ***Un geste étrange, chargé de sens, dont la logique nous échappe encore.***

Les descendants de cet homme auraient très probablement exhumé son corps pour le déplacer. Un acte rare, mais attesté ailleurs au Néolithique, qui suggère une relation particulière aux ancêtres, moins figée que ce que l'on imagine souvent. « ***Peut-être que ses descendants ont emporté ses ossements lorsqu'ils sont partis fonder un nouveau cimetière*** », avance Wolfgang Haak. Le déplacement des morts accompagnerait alors celui des vivants, comme si l'identité d'un groupe se transmettait aussi par la circulation des restes humains.

Pourquoi ces os ont-ils finalement été déposés dans la sépulture de cette femme précise ? La question reste ouverte. « ***Malheureusement, nous n'avons pas pu déchiffrer son ADN avec suffisamment de précision*** », regrette Haak. Une frustration révélatrice des limites actuelles de la discipline. Mais l'espoir demeure : de nouvelles méthodes, plus fines, pourraient un jour lever ce voile et préciser la nature du lien qui unissait cette femme à l'ancêtre fondateur.

L'analyse croisée des deux arbres généalogiques a mis au jour plusieurs constantes frappantes. Les générations sont presque exclusivement reliées par les hommes. Cette continuité masculine est identifiable grâce au chromosome Y, transmis uniquement de père en fils, et dont la signature génétique reste remarquablement stable au fil du temps. À l'inverse, les lignées mitochondriales — transmises exclusivement par les mères — changent presque à chaque génération.

Les mitochondries, souvent réduites à leur rôle de « centrales énergétiques » des cellules, contiennent en effet leur propre ADN, distinct de celui du noyau. Cet ADN maternel constitue un indicateur précieux des déplacements féminins. À Gurgy, il révèle une réalité nette : si les hommes restent, les femmes circulent.

Pour les chercheurs, cette combinaison — ADN masculin constant, ADN féminin renouvelé — indique que les hommes étaient originaires de Gurgy, tandis que les femmes venaient majoritairement de l'extérieur. ***Un mode d'organisation bien connu des anthropologues, désigné sous le terme de patrilocalité. Les hommes demeurent dans leur communauté d'origine ; les femmes la quittent pour rejoindre celle de leur partenaire.***

Un moyen d'assurer la transmission de l'héritage

À Gurgy, les données génétiques dessinent un tableau qui tranche avec l'image d'une préhistoire flottante et indifférenciée. Lorsqu'une femme rejoignait la communauté, elle semblait s'inscrire dans un partenariat d'une stabilité remarquable. Les analyses montrent qu'elle avait souvent cinq, six, parfois sept enfants avec le même homme. ***Plus troublant encore pour les chercheurs : aucune trace claire de demi-frères ou de demi-sœurs n'a été identifiée au sein des lignées étudiées. Autrement dit, les enfants partageaient les mêmes parents biologiques***. Pour beaucoup, ce constat constitue un indice fort : à Gurgy, dès l'âge de pierre, les habitants auraient vécu dans des couples socialement et sexuellement monogames.

Cette stabilité ne relève peut-être pas du hasard, ni même du sentiment. Plusieurs chercheurs avancent l'hypothèse que ces unions étroites auraient constitué une innovation sociale du Néolithique, au même titre que l'agriculture, l'élevage ou la sédentarisation. ***Avec les premiers agriculteurs apparaît une nouvelle réalité*** : l'accumulation de biens. Là où les chasseurs-cueilleurs transportaient peu et possédaient presque rien, les sociétés néolithiques détiennent désormais des champs, des pâturages, du bétail, des outils durables, des maisons. Autant de richesses qui doivent être transmises, protégées, légitimées.

Dans ce contexte, le couple stable aurait pu jouer un rôle stratégique. Identifier clairement les ayants droit, assurer la continuité d'une lignée, éviter la dispersion du patrimoine : la monogamie aurait été moins une affaire de morale que de gestion. Une technologie sociale, en somme. Reste que cette lecture demeure fragile. Rien ne permet de prouver que ces unions répondaient consciemment à une logique successorale. Les archéologues doivent se contenter d'indices indirects, de cohérences statistiques, de raisonnements prudents. Gurgy, aussi riche soit-il, reste une exception. Car ailleurs en Europe, le tableau se brouille. Les rares sites étudiés avec une profondeur comparable livrent parfois des résultats très différents. La monogamie serait-elle, au fond, une invention tardive, plaquée sur une humanité qui lui serait rétive par nature ? « Oui et non », répond Lars Penke, psychologue spécialiste de l'évolution à l'Université Georg-August de Göttingen. La formule dit bien l'ambiguïté. D'un côté, ce sont les conventions sociales, religieuses et morales qui ont progressivement élevé l'idée du couple exclusif et durable au rang d'idéal — parfois de dogme. De l'autre, rappelle Penke, « la capacité, voire le désir de conclure des partenariats durables, appartient aussi à la nature humaine ». Autrement dit, l'homme n'est ni condamné à l'errance sexuelle, ni spontanément programmé pour la fidélité éternelle. Il oscille. ***Cette oscillation rend toute lecture définitive périlleuse. Les sociétés humaines semblent capables d'inventer, selon les contextes, des formes relationnelles très diverses : unions stables ou successives, exclusives ou multiples, normées ou tolérées. La monogamie n'est donc ni une pure fiction morale, ni une loi biologique intangible. Elle apparaît plutôt comme une potentialité, activée ou non selon les besoins économiques, démographiques, symboliques d'une époque.*** Quant aux "amants de Valdaro", ils demeurent prisonniers de cette indécision fondamentale. On ne saura jamais s'ils s'étaient choisis, s'ils s'aimaient, s'ils vivaient sous un régime d'union libre ou s'ils étaient liés par une obligation qui nous échappe. Plus radical encore : il est impossible d'affirmer avec certitude qu'il s'agisse d'un couple au sens relationnel du terme. ***Les analyses n'ont pas permis d'établir définitivement le sexe des deux individus, ni de prouver un lien de parenté ou de conjugalité***. L'image de l'homme et de la femme enlacés appartient peut-être davantage à notre imaginaire qu'à la réalité biologique.

La cause de leur mort reste tout aussi opaque. Aucun traumatisme visible, aucune blessure évidente. Seulement des indices ténus. Ce que l'on sait, en revanche, relève d'une précision presque clinique : tous deux mesuraient environ 1,57 mètre, et sont morts très jeunes, probablement entre 16 et 22 ans. Leur dentition, complète et peu usée, en témoigne. Une jeunesse fauchée, sans que l'on sache par quoi, ni pourquoi — ce qui ajoute à la charge émotionnelle du site. Aujourd'hui, les "amants de Valdaro" reposent dans une vitrine qui leur est entièrement consacrée, au premier étage du Musée national d'archéologie de Mantoue, à quelques kilomètres seulement du lieu où ils ont été découverts. Leur présentation au public doit tout à une technique rare et délicate : le prélèvement en motte. Plutôt que d'extraire les ossements séparément — au risque de rompre à jamais la scène — les archéologues ont prélevé la terre entourant les corps en un seul bloc. Les défunts ont ainsi été transportés, étudiés, puis exposés ensemble, dans la posture exacte où ils avaient été déposés. Aucun autre couple — réel ou supposé — n'aura été enlacé aussi longtemps. Cinq millénaires d'étreinte ininterrompue, offerte désormais aux regards contemporains, avides de sens.

EVE SWEET

FAIT CE QU'ELLE VEUT !

Photos : Artus Bertrand

Je me sens sexy.

Pas pour provoquer. Pas pour attirer.

Juste parce que c'est comme ça que je me tiens droite dans le monde.

Quand je me sens sexy, ***je me sens forte. Présente. Ancrée.***
C'est ma manière à moi d'être en confiance. ***Avant même de penser à plaire aux autres, je me plais à moi-même***. Et ça change tout.

Je connais ce regard que je pose sur moi dans le miroir. Il n'est pas indulgent, il est complice. ***Je sais exactement ce que je fais***. Je sais ce que je dégage. ***Cette assurance-là, je ne l'ai pas apprise dans les livres. Elle vient de l'intérieur.*** Elle vient du moment où j'ai compris que mon corps n'était pas un jugement, mais un allié.

J'aime cette part de moi qu'on appelle parfois femme fatale.
J'aime ce mot, même s'il dérange.

Parce qu'il parle de maîtrise, pas de soumission. De désir choisi, pas subi.

Je ne joue pas un rôle. Je n'enfile pas un masque. ***Je suis simplement alignée avec cette énergie-là.*** Quand je marche, quand je m'habille, quand je parle, quand je me tais.

Être sexy, pour moi, ce n'est pas être disponible. C'est être consciente.

C'est savoir que je peux captiver sans rien promettre. Que je peux séduire sans jamais me perdre.

Je n'attends pas qu'on me regarde pour exister.
Mais je sais très bien quand on me regarde. Et je ne m'en excuse pas.

Ma confiance ne vient pas du regard des autres.
Elle vient du mien. Du plaisir que j'ai à être moi, exactement comme je suis. De cette certitude tranquille : ***je n'ai rien à prouver.***

J'adore cette sensation.
Cette liberté intérieure.
Cette élégance instinctive.
Ce feu calme qui ne brûle que pour moi.

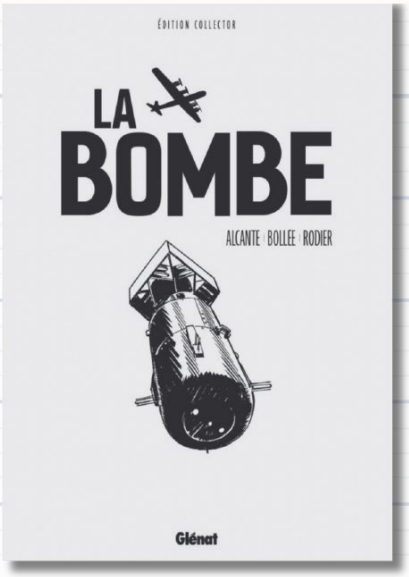
UNE BANDE DESSINÉE ABSOLUMENT EXTRAORDINAIRE À DÉCOUVRIR :

LA BOMBE - EDITION COLLECTOR COMMÉMORATIVE

LAURENT-FRÉDÉRIC BOLLÉE (SCÉNARISTE) - DIDIER ALCANTE (SCÉNARISTE)
DENIS RODIER (DESSINATEUR)

À l'occasion de la commémoration des 80 ans des bombardements d'Hiroshima et Nagasaki, redécouvrez cet ouvrage qui s'est imposé comme une référence, dans une magnifique édition limitée, avec une couverture à toile bleue et un ex-libris inédit spécialement conçu par Denis Rodier.

Le 6 août 1945, une bombe atomique ravage Hiroshima. Des dizaines de milliers de personnes sont instantanément pulvérisées. Et le monde entier découvre, horrifié, l'existence de la bombe atomique, première arme de destruction massive. ***Mais dans quel contexte, comment et par qui cet instrument de mort a-t-il pu être développé ?*** Véritable saga de 450 pages, ce roman graphique raconte les coulisses et les personnages-clés de cet événement historique qui, en 2020, commémore son 75e anniversaire...



AUX SUPERBES ÉDITIONS GLÉNAT
WWW.GLENAT.COM

AU DÉBUT, IL
N'Y AVAIT RIEN.

MAIS DANS CE
RIEN, IL Y AVAIT
DÉJÀ TOUT !

PUIS LA TERRE SE FORMA, IL Y A PLUS DE 4 MILLIARDS D'ANNÉES, PAR AGGLOMÉRATION DE POUSSIÈRES COSMIQUES.
VOLONTÉ DIVINE ? HASARD EXTRAORDINAIRE ? LE SAURA-T-ON UN JOUR ?
QU'IMPORTE, APRÈS TOUT ! J'ÉTAIS DÉJÀ LÀ !
SUR CETTE TERRE, JE N'ÉTAIS ENCORE QU'UNE ROCHE EN FUSION PARMI D'AUTRES, INNOMBRABLES. POURTANT, JE SENTAIS CONFUSÉMENT QU'UN GRAND DESSEIN M'ATTENDAIT.
QU'UNE SOMBRE ET GIGANTESQUE ÉNERGIE SOMMEILLAIT EN MOI !
SAIT-ELLE SEULEMENT, CETTE PLANÈTE, QU'ELLE ME DOIT SA CHALEUR !?!

LA LAVE SE REFROIDIT. LE CALME S'INSTALLA. AU FIL DES ANNÉES, DES SIÈCLES, PUIS DES MILLÉNAIRES, JE SOMBRAI DANS UNE LOURDE TORPEUR.
SANS LE VOULOIR, J'APPRIS LA PATIENCE.
PUIS LA VIE APPARUT, SE DÉVELOPPA, ÉVOLUA. CELA NE M'AFFECTA PAS.
JE DEVINAI CEPENDANT QUE CES CURIEUSES CRÉATURES, DEBOUT SUR LEURS JAMBES, SERAIENT UN JOUR L'INSTRUMENT DE MON DESTIN.
...QUE CE SERAIENT ELLES QUI LIBÉRERAIENT CETTE ÉNERGIE QUE JE SENTAIS BATTRE, GRONDER ET BOUILLIR EN MOI - MAIS QUAND ? ET COMMENT ?

JE FUS BAPTISÉ EN 1789. ON M'APPELA URANIUM, EN RÉFÉRENCE, SEMBLE-T-IL, À UNE PLANÈTE DÉCOUVERTE PEU AVANT.
POUR MA PART, JE PRÉFÈRE Y VOIR UN LIEN AVEC URANUS, DIEU DU CIEL CHEZ LES ROMAINS !

DE L'UNION AVEC LA TERRE, IL ENGENDRA NOTAMMENT LES COLOSSAUX TITANS. DE SON SANG NAQUIRENT LES FURIES.
MOI AUSSI, JE LE SENS, JE DONNERAI NAISSANCE À TANT DE CHOSES !

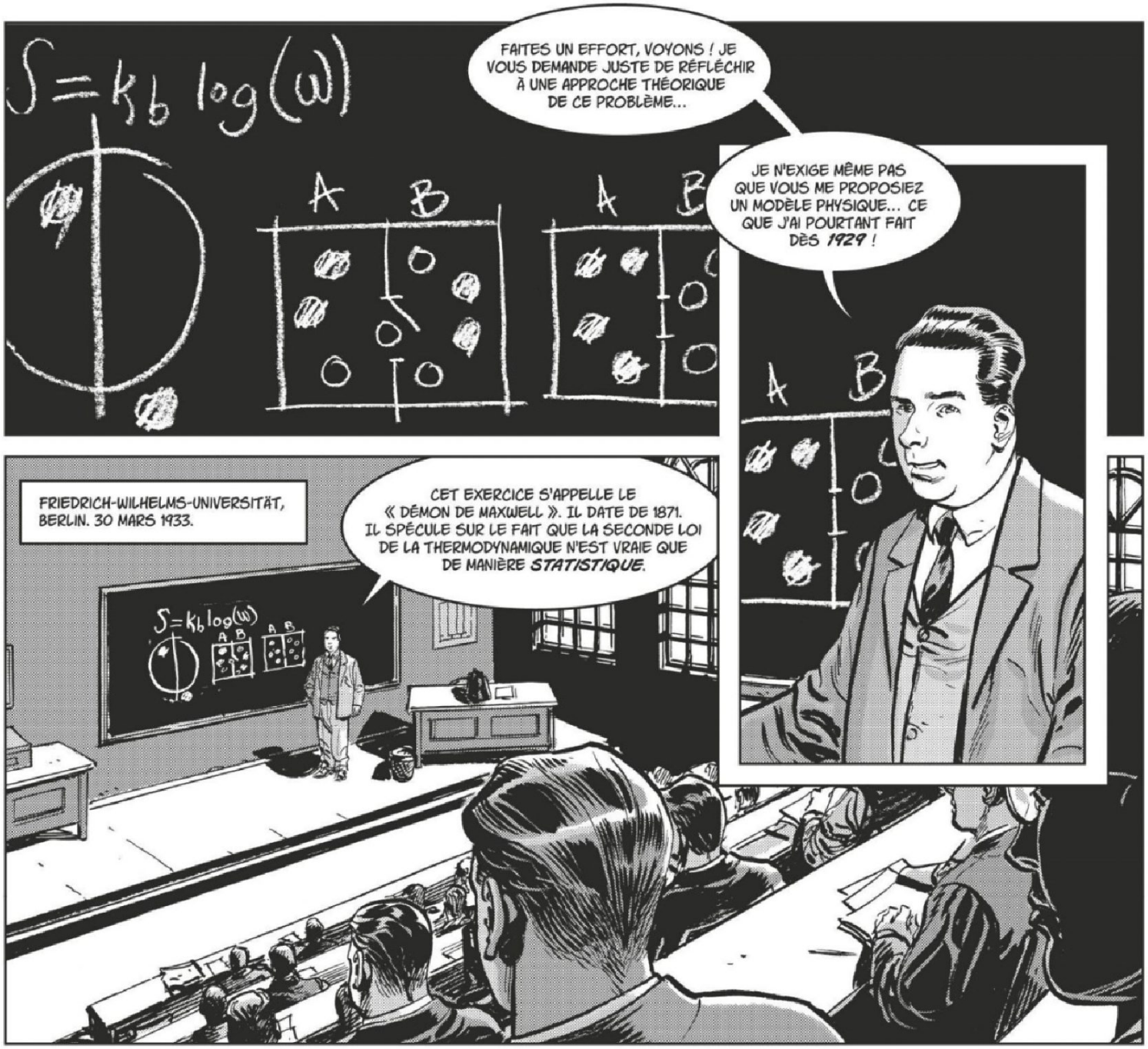
À L'ÉPOQUE, ON M'UTILISAIT JUSTE POUR LA VERRERIE ET LA CÉRAMIQUE, CAR J'AI LA PROPRIÉTÉ DE DONNER UNE LÉGÈRE FLUORESCENCE AUX VERRES ET UN ÉCLAT PARTICULIER AUX ÉMAUX !
MAIS CE POUVOIR SPÉCIFIQUE EST ANECDOTIQUE PAR RAPPORT AUX AUTRES DONT JE DISPOSE ! ON COMMENCE À S'EN RENDRE COMPTE À L'APPROCHE DE CE QUI SERA CONNU COMME LE XXE SIÈCLE. LA PHYSIQUE PROGRESSE.
ON DÉCOUVRE QUE JE RAYONNE, LITTÉRALEMENT ! C'EST LE DÉBUT DES RECHERCHES SUR LA RADIOACTIVITÉ ! LE RESTE VA S'ENCHAÎNER, SI JE PUIS DIRE...

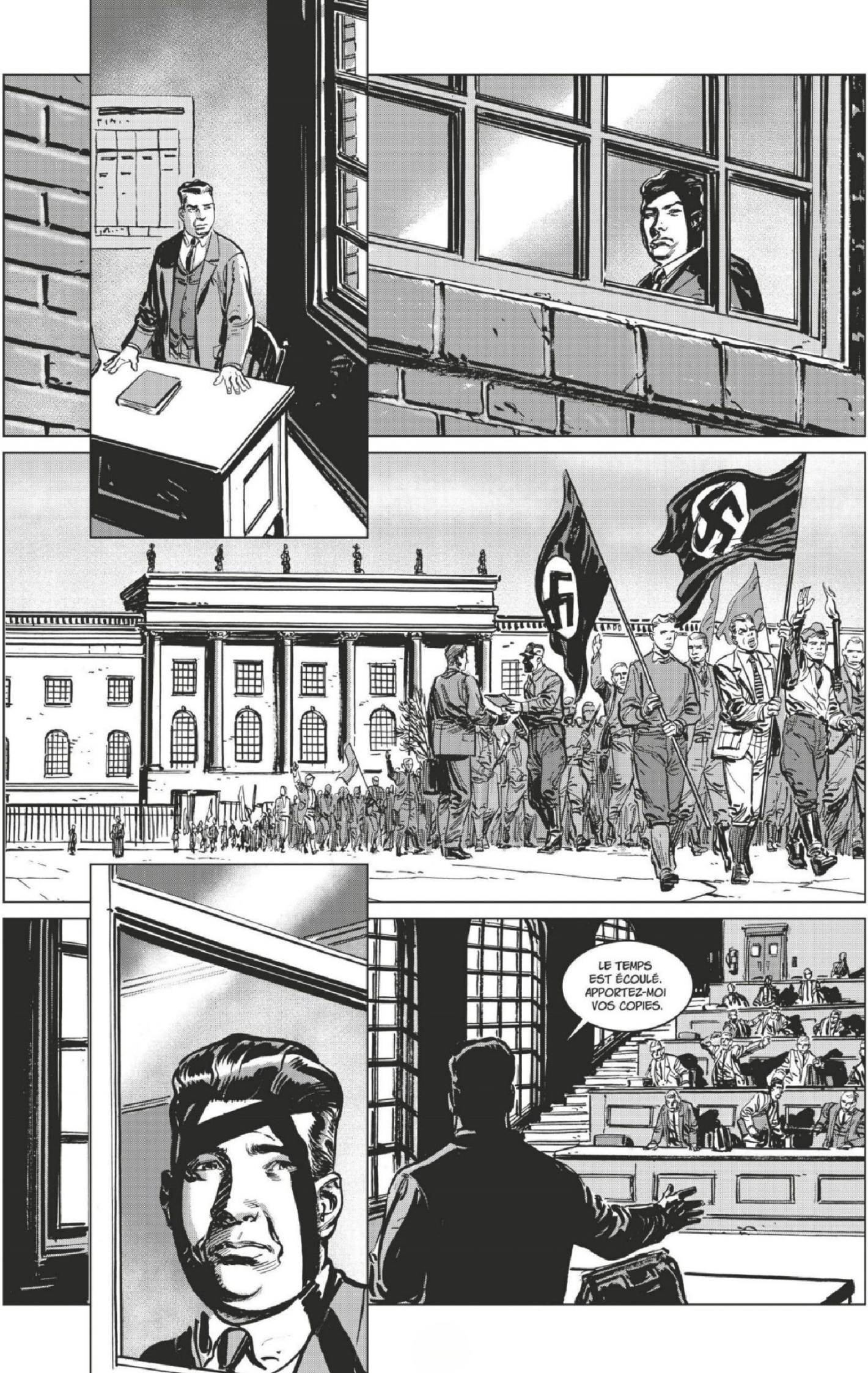
LE TEMPS EST VENU D'ÉCRIRE UNE NOUVELLE PAGE À MON HISTOIRE.

CELLE-CI N'EST FINALEMENT ENCORE QU'UNE FEUILLE BLANCHE POUR L'INSTANT.

MAIS JE SENS QU'ELLE VA BIENTÔT SE NOIRCIR...

ET J'ENTREVOIS CELUI QUI VA TOUT DÉCLENCHER...


$S=k_b \log(w)$
A B
A B
FAITES UN EFFORT, VOYONS ! JE VOUS DEMANDE JUSTE DE RÉFLÉCHIR À UNE APPROCHE THÉORIQUE DE CE PROBLÈME...
JE N'EXIGE MÊME PAS QUE VOUS ME PROPOSIEZ UN MODÈLE PHYSIQUE... CE QUE J'AI POURTANT FAIT DÈS *1929* !
FRIEDRICH-WILHELMS-UNIVERSITÄT, BERLIN. 30 MARS 1933.
CET EXERCICE S'APPELLE LE « DÉMON DE MAXWELL ». IL DATE DE 1871. IL SPÉCULE SUR LE FAIT QUE LA SECONDE LOI DE LA THERMODYNAMIQUE N'EST VRAIE QUE DE MANIÈRE *STATISTIQUE*.
CETTE LOI, JE VOUS LE RAPPELLE, ÉNONCE L'*IRRÉVERSIBILITÉ* DES PHÉNOMÈNES PHYSIQUES LORS D'ÉCHANGES THERMIQUES.
JE VOUS METS SUR LA VOIE : IL FAUT METTRE EN AVANT L'*ENTROPIE* D'UNE UNITÉ D'INFORMATION.


LE TEMPS EST ÉCOULÉ. APPORTEZ-MOI VOS COPIES.

SHEELA.A
EXPRESSIVE EN PLEINE NATURE

Photos : Amélie Bourges

Quand je suis nue dans la nature, je ne suis pas provocante. Je suis juste… exacte. Il n'y a plus rien entre le monde et moi. ***Pas de tissu, pas de filtre, pas de rôle***. Juste ma peau qui respire, qui reçoit le soleil, le vent, la fraîcheur de l'ombre. Et tout à coup, je me souviens. ***De quelque chose d'ancien***. D'évident.

Je marche pieds nus sur la terre, et mon corps retrouve sa juste place. Il n'est plus un objet à corriger, à cacher, à expliquer. Il est vivant. Il est légitime. Il est à sa place, comme un arbre, comme une rivière, comme une roche chauffée par l'été.

Le naturisme, pour moi, ce n'est pas une posture.
C'est un retour. ***Un retour à une liberté que personne ne m'a donnée, mais que j'ai décidé de reprendre.*** Ici, personne ne me regarde comme un corps à juger. Et surtout, je ne me regarde plus comme ça moi-même. ***Je ne suis ni trop, ni pas assez. Je suis là.***

J'aime cette sensation incroyable : sentir le vent courir sur ma peau, sentir le soleil me traverser, sentir que mon corps n'est plus séparé de l'espace autour de lui. ***Il n'y a plus de frontière. Plus de contrôle. Plus de mise en scène.***

Je me sens légère, souveraine, ancrée. ***Libre d'une liberté presque insolente, parce qu'elle n'a besoin de personne pour exister.***

Je ne fais pas ça contre les règles. Je fais ça hors des règles.

La forêt ne me demande rien.
La mer ne me juge pas. La montagne ne me compare à personne.

Et moi, enfin, je cesse de me surveiller.

Être nue dans la nature, c'est me rappeler que mon corps n'est pas une opinion. C'est une présence. Une évidence. Une force tranquille. Une joie simple.

Je ne cherche pas à choquer. ***Je ne cherche pas à séduire.***

Je cherche à être entière.

Et dans cette nudité-là — libre, naturelle, assumée — je me sens plus forte que jamais. Parce que rien ne me retient. ***Parce que je n'ai plus besoin de me protéger de ce que je suis.***

Et quand je repars, quand je me rhabille, ***je n'ai rien perdu***. Cette liberté reste en moi.

Elle s'est imprimée dans ma façon de marcher, de respirer, de regarder le monde. Je sais désormais ce que ça fait d'être totalement accordée à la nature, sans ***barrière, sans peur, sans justification. Et cette certitude-là ne me quittera plus : je peux toujours revenir à cet endroit. Il est en moi.***

ENQUÊTE

ÉCHECS À LA FOLIE

JOUER AUX ÉCHECS : UN LEVIER DISCRET MAIS PUISSANT POUR LA RÉUSSITE ET LES APPRENTISSAGES SCOLAIRES ?

La question n'a rien de nouveau. Elle traverse les débats pédagogiques depuis le XIX^e siècle, à une époque où l'on s'interroge déjà sur la place du jeu dans l'éducation. Pourtant, ce n'est qu'à partir des années 2000 que la pratique des échecs connaît un véritable essor dans les établissements scolaires, notamment en France. ***Derrière cet engouement, une interrogation demeure : quels bénéfices réels peut-on attendre de l'introduction du jeu d'échecs dans les apprentissages ?*** *Et comment les enseignants perçoivent-ils cet outil pédagogique singulier ?*

Longtemps cantonnés à une image élitiste, voire vieillissante, les échecs ont profondément changé de statut dans l'imaginaire collectif. Leur retour en grâce auprès des jeunes générations doit beaucoup à la culture populaire et médiatique. La série Le Jeu de la dame (The Queen's Gambit, 2020) a largement contribué à dépoussiérer le jeu en le présentant comme une discipline à la fois stratégique, esthétique et psychologique. À cela s'ajoutent l'essor du jeu en ligne, la proximité croissante avec les codes du e-sport, ainsi que l'engagement de figures publiques inattendues, à l'image de Victor Wembanyama.

En juillet 2025, le basketteur français proposait ainsi un événement hybride mêlant basket-ball et échecs, justifiant son initiative par ces mots : « On a besoin d'une variété de choses pour pouvoir grandir. » Cette déclaration, simple en apparence, résume bien l'esprit qui anime aujourd'hui les défenseurs des échecs à l'école.

Depuis les années 1970, les initiatives se multiplient pour faire entrer ce jeu dans les classes. D'abord marginales et portées par quelques passionnés, elles s'appuient sur une conviction forte : la pratique des échecs favoriserait le développement de compétences cognitives, méthodologiques et sociales susceptibles de soutenir les apprentissages scolaires. ***Mais ces promesses résistent-elles à l'épreuve du terrain ?*** Et surtout, quelle relation aux savoirs le jeu d'échecs instaure-t-il réellement chez les élèves ?

Des expérimentations locales avant la généralisation

L'idée d'utiliser les échecs comme outil éducatif n'est pas une invention contemporaine. Dès le XIX^{e} siècle, on en trouve des traces écrites, notamment dans la correspondance de lecteurs de revues pédagogiques ou spécialisées, qui évoquent les échecs comme une « distraction noble », capable d'occuper utilement les élèves durant les temps de récréation.

À cette époque déjà, le jeu est perçu comme une alternative aux activités jugées plus désordonnées, tout en valorisant la réflexion et l'autocontrôle.

Il faut toutefois attendre les années 1970-1980 pour voir apparaître des initiatives plus structurées. Celles-ci prennent principalement la forme de clubs scolaires, souvent animés par des enseignants joueurs ou par des intervenants extérieurs. ***Dans certains « établissements pilotes », les échecs vont même jusqu'à être intégrés à l'emploi du temps, sous la forme d'heures obligatoires, généralement en école primaire.***

En **France**, le programme ***Class'Échecs***

Malgré ces expériences, une thèse soutenue en 1988 souligne que la pratique des échecs demeure majoritairement cantonnée au périscolaire ou à l'extrascolaire. Leur entrée durable dans la classe reste alors marginale et dépend fortement de la motivation individuelle des enseignants.

Lorsque ces derniers s'approprient le jeu d'échecs comme outil pédagogique, avec l'aval de leur hiérarchie, plusieurs effets positifs sont régulièrement évoqués : amélioration de l'intuition, développement du raisonnement logique, renforcement de la capacité de projection dans l'espace ou dans le temps. Néanmoins, nombre d'enseignants restent prudents. Ils reconnaissent la difficulté d'isoler l'impact spécifique des échecs, tant les progrès observés chez les élèves peuvent également résulter d'autres facteurs pédagogiques ou contextuels. ***Un tournant s'opère en 2007, lorsqu'une étude américaine met en évidence des effets bénéfiques de la pratique des échecs chez des élèves en difficulté, notamment en mathématiques et en résolution de problèmes complexes***. Dans ce contexte, la Fédération française des échecs, récemment reconnue comme fédération sportive, signe une convention-cadre avec l'Éducation nationale. Ce cadre institutionnel officialise et sécurise la pratique des échecs en classe.

Ces projets restent toutefois majoritairement portés par des enseignants déjà familiers du jeu, souvent issus du milieu fédéral ou associatif. Ils traduisent alors leur propre expérience échiquéenne en démarches pédagogiques adaptées à la classe, non sans ajustements ni interrogations. ***À partir des années 2000, la recherche internationale s'intensifie***. De nombreuses études soulignent les apports des échecs sur l'attention, la mémorisation, la planification ou encore la persévérance face à la difficulté. Certains pays vont jusqu'à intégrer le jeu d'échecs dans leurs programmes scolaires officiels ou à déployer des dispositifs nationaux ambitieux.

C'est dans ce contexte que la Fédération française des échecs lance, en 2022, le programme Class'Échecs, accompagné d'un avenant à la convention existante avec l'Éducation nationale. L'objectif est clair : faciliter l'accès aux échecs à l'école primaire, sans en faire une discipline réservée aux initiés. Quatre principes structurent le dispositif. D'abord, le programme s'adresse à tous les enseignants, quel que soit leur niveau ou leur familiarité avec les échecs.

Ensuite, le jeu est conçu comme un moyen au service des apprentissages scolaires, et non comme une finalité compétitive. Le dispositif adopte également une dimension coopérative, afin de favoriser les compétences sociales, le respect des règles et la gestion des émotions. Enfin, les contenus sont pensés sous un angle didactique : ils s'intègrent aux objectifs de la classe et l'ensemble des ressources pédagogiques est mis gratuitement à disposition. La Fédération propose en complément des kits de jeux à tarif réduit, facilitant l'équipement des écoles.

Les clés de la réussite : vers une forme d'éducation intégrale

Le succès est rapide. Dès la première année, près de 2.000 enseignants s'engagent dans le programme. En 2025, ils sont plus de 8.000, permettant à environ 160.000 élèves d'être initiés chaque année au jeu d'échecs.

L'enquête menée en 2022-2023 auprès des enseignants engagés dans Class'Échecs éclaire les raisons de cet engouement. Beaucoup y voient une manière renouvelée d'aborder les mathématiques, en donnant du sens à des notions abstraites comme le repérage, l'anticipation ou la résolution de problèmes. Les enseignants soulignent également une implication remarquable des élèves, souvent plus concentrés et volontaires que dans des situations d'apprentissage classiques. Les séances sont aussi perçues comme un terrain privilégié pour travailler les compétences relevant de l'enseignement moral et civique : respect de l'adversaire, acceptation de l'erreur, autonomie, responsabilité.

Un résultat retient particulièrement l'attention : 87 % des enseignants déclarent connaître très peu les échecs, voire pas du tout. Malgré cela, ils parviennent à mettre en œuvre le programme, remettant en question l'idée largement répandue selon laquelle les échecs seraient un jeu trop complexe pour être enseigné sans expertise préalable. Cette donnée souligne peut-être l'essentiel : aux échecs comme à l'école, ce n'est pas tant la maîtrise parfaite du jeu qui importe, que la capacité à en faire un outil de réflexion, d'échange et de progression collective. Pourquoi des professeurs des écoles, parfois novices en matière d'échecs et sans formation spécifique dans ce domaine, choisissent-ils malgré tout d'introduire ce jeu en classe ? La question intrigue, tant les échecs demeurent associés, dans l'imaginaire collectif, à une expertise technique exigeante. L'enquête menée en 2022-2023 apporte plusieurs éléments de réponse et renvoie plus largement à une conception éducative ancienne, héritée du XIXe siècle : celle d'une éducation dite « intégrale », qui ne sépare pas les savoirs, les compétences et la formation globale de l'individu.

En premier lieu, la logique de projet joue un rôle déterminant. Elle permet de dépasser le cloisonnement traditionnel des disciplines scolaires, un enjeu particulièrement fort dans le premier degré, où les enseignants assument une polyvalence structurelle.

Le jeu d'échecs devient alors un support transversal, mobilisable en mathématiques, en français, en enseignement moral et civique ou encore dans le travail sur l'attention et l'autonomie. Pour les enseignants, cette approche présente un intérêt évident : elle redonne de la cohérence aux apprentissages et permet de relier des notions parfois perçues comme abstraites ou déconnectées du réel. ***Les élèves, quant à eux, s'engagent davantage, car ils associent plus spontanément l'école à une expérience positive, stimulante, et parfois même ludique, où le plaisir d'apprendre retrouve une place centrale. Au-delà de cette dimension organisationnelle, c'est une conception plus globale de l'élève qui se dessine***. Loin de réduire l'apprentissage à l'acquisition de connaissances isolées, cette approche cherche à travailler simultanément différentes compétences, en articulant le corps et l'esprit dans un même temps pédagogique. Le jeu d'échecs se prête particulièrement bien à cette ambition. Sa dimension ludique capte l'attention et soutient la motivation, tandis que la manipulation concrète des pièces favorise le passage progressif de l'expérimentation à l'abstraction. Les élèves observent, testent, se trompent, corrigent, avant de formaliser des raisonnements plus complexes. Cette dynamique rejoint des principes pédagogiques anciens, fondés sur l'apprentissage par l'action et l'expérience.

La vraie **reine** des **échecs**

La série choc

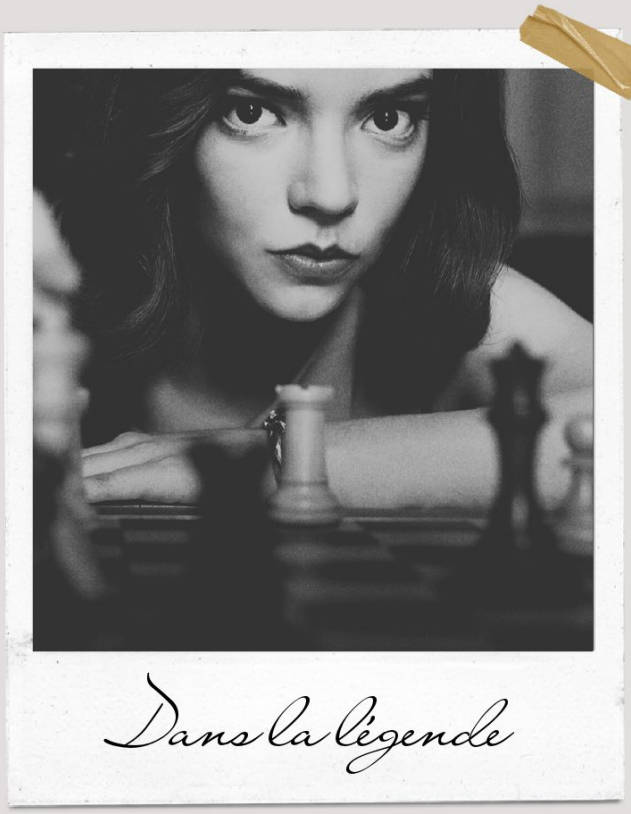
Un autre atout majeur des échecs réside dans leur relative indépendance à l'égard du langage verbal. La réussite dans le jeu ne suppose pas une maîtrise préalable des compétences langagières, souvent discriminantes pour certains élèves. ***Le caractère visuo-spatial des situations proposées sollicite directement des fonctions cognitives telles que l'attention, la mémoire de travail, l'anticipation ou la capacité de planification***. Pour des élèves en difficulté avec le code linguistique, cette caractéristique constitue un levier puissant d'inclusion. Par ailleurs, la possibilité de concevoir des problèmes ouverts, aux solutions multiples, permet d'ancrer solidement la pratique des échecs dans le champ des mathématiques. Cette inscription répond à une nécessité institutionnelle tout en invitant les élèves à réfléchir à ce qui fait la spécificité d'une discipline, interrogeant ainsi leur conscience disciplinaire et leur rapport aux savoirs scolaires.

Enfin, dans un contexte marqué par la généralisation d'internet et par le développement rapide de l'intelligence artificielle, qui rendent les connaissances théoriques largement accessibles, le projet autour des échecs conduit les enseignants à repenser leur posture.

L'enjeu n'est plus seulement de transmettre des contenus, mais de créer les conditions d'un apprentissage actif, fondé sur l'échange, la confrontation des points de vue et l'argumentation. Les séances d'échecs favorisent ainsi le débat, la justification des choix, ***l'analyse collective des erreurs et des réussites***. Les élèves apprennent à construire ensemble des raisonnements, à expliciter leurs stratégies et à écouter celles des autres. Dans cette perspective, le jeu d'échecs devient moins un objet d'enseignement qu'un cadre structurant pour apprendre à penser, à coopérer et à apprendre ensemble.

La véritable reine des échecs, bien avant Le Jeu de la dame : Judit Polgár

Moscou, 9 septembre 2002. Dans l'atmosphère feutrée mais électrique d'un tournoi opposant la Russie au reste du monde, une joueuse hongroise encore largement inconnue du grand public réalise l'impensable. Face à elle, un monument vivant des échecs mondiaux : Garry Kasparov, considéré comme l'un des plus grands joueurs de tous les temps. ***À l'issue d'une partie d'une intensité rare, Judit Polgár s'impose***. Aucune femme, avant elle, n'avait vaincu Kasparov en cadence classique. L'événement fait l'effet d'un séisme symbolique dans un univers longtemps verrouillé par la domination masculine. L'ironie de l'histoire est cruelle. Des années plus tôt, Kasparov lui-même avait sous-estimé celle qu'il observait pourtant avec attention depuis le milieu des années 1980.



Dans la légende

« Elle a un talent fantastique, mais elle reste une femme après tout. Aucune femme n'est capable d'endurer une bataille de longue haleine », affirmait-il alors. Une conviction balayée par l'échiquier, implacable arbitre des préjugés.

Née en 1976 à Budapest, Judit Polgár découvre les échecs à un âge où d'autres apprennent à peine à tenir un crayon. À peine sortie du bac à sable, la fillette affronte déjà des adultes médusés par la précision et l'audace de son jeu. La « **gamine magyare** » impressionne par une technique fulgurante et une absence totale de complexe. En 1988, elle devient championne du monde mixte des moins de 12 ans. Trois ans plus tard, à seulement quinze ans et cinq mois, elle obtient le titre de grand maître international, pulvérisant le record de précocité jusque-là détenu par Bobby Fischer.
Contrairement à la majorité des joueuses de son époque, Judit Polgár refuse toute sa carrière de disputer un championnat du monde féminin. Son choix est clair : elle ne veut affronter que les meilleurs, et ils sont presque exclusivement des hommes. Cette détermination la conduit jusqu'à la huitième place du classement mondial, un sommet jamais atteint par une femme.

« J'étais la seule femme dans les compétitions. Je m'entraînais des heures chaque jour et je n'ai pas ménagé mes efforts pour intégrer l'élite entre tous ces hommes », confiait-elle en février 2016 à la BBC.

Cette trajectoire hors norme s'inscrit dans un projet familial singulier. Son père, László Polgár, psychologue et enseignant d'échecs, initie très tôt Judit et ses deux sœurs aînées, Zsuzsanna et Zsófia, à la discipline. Son objectif : démontrer que l'excellence n'est pas innée, mais le produit d'un entraînement intensif et méthodique. « Il pensait que l'instruction à domicile serait meilleure pour nous mais accordait une place encore plus primordiale à la pratique quotidienne des échecs », affirme Judit.

« Pas vraiment le choix »

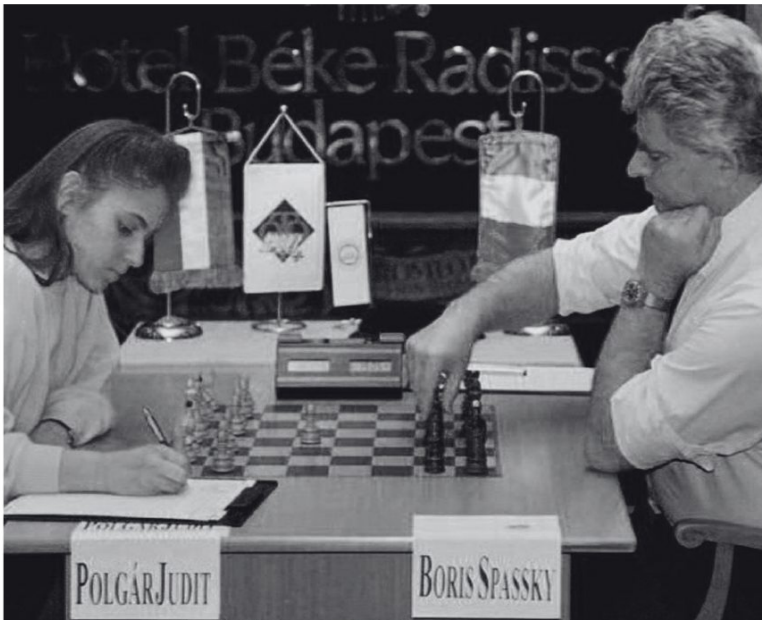
L'appartement familial ressemble alors à un laboratoire pédagogique : des milliers de livres d'échecs, des trophées, des échiquiers, des diagrammes, des fiches détaillant des parties historiques et même les statistiques de futurs adversaires potentiels envahissent l'espace. Le père impose un rythme de vie d'une rigueur extrême. Chaque matin, trois heures de sport. À cela s'ajoutent l'apprentissage de l'espéranto, de l'allemand, du russe, de l'anglais, ainsi que des mathématiques avancées.

Cette éducation radicale suscite de fortes résistances. Le régime communiste hongrois menace à plusieurs reprises d'intervenir, allant jusqu'à envisager le placement des enfants et la prison pour le père. Les organisateurs de tournois tentent de cantonner les sœurs Polgár aux compétitions féminines. Le voisinage, lui, murmure que ces enfants sont privées d'enfance. Pourtant, Judit revendique aujourd'hui l'impact structurant de cette formation.

« Les échecs ont joué un rôle prépondérant dans la construction de ma personnalité. »

Ensemble, les trois sœurs — âgées alors de 19, 14 et 12 ans — réalisent un exploit historique en remportant, avec leur coéquipière Ildikó Mádl, l'olympiade féminine d'échecs de 1988 à Thessalonique, battant l'URSS, invaincue depuis onze éditions. ***Elles renouvellent l'exploit à Novi Sad en 1990. Leur parcours fait l'objet d'un documentaire hongro-israélien réalisé par Yossi Aviram, qui met en lumière une success-story aussi improbable que dérangeante***. Le film évite toutefois de s'attarder sur la pédagogie controversée de László Polgár, fils de rescapés d'Auschwitz, préférant raconter l'ascension de jeunes filles élevées avec peu de moyens derrière le rideau de fer.

« Chez nous, il était naturel que les échecs incarneraient le centre de mon existence car mes deux sœurs jouaient et évoluaient dans des compétitions. Je n'avais pas vraiment le choix », confie Judit à l'édition hongroise de Marie Claire.



« Les échecs ont joué un rôle prépondérant dans la construction de ma personnalité: j'ai beaucoup voyagé, rencontré une grande variété de cultures et de coutumes, été éduquée dans une grande ouverture d'esprit. Si les échecs n'avaient pas guidé ma vie, j'occuperais sûrement un emploi créatif, cérébral. Du genre monter des programmes informatiques », ajoute-t-elle.

Misogynie et vocations

Le destin de Judit Polgár rappelle immanquablement celui de Beth Harmon, héroïne de Le Jeu de la dame, tranquillisants en moins. Comme le personnage de fiction, la prodige hongroise s'impose dans un milieu saturé de testostérone, au prix d'innombrables humiliations et remarques condescendantes. Elle raconte au New York Times que certains adversaires refusaient de lui serrer la main avant les parties. L'un d'eux, humilié par la défaite, alla jusqu'à se fracasser le crâne sur l'échiquier.

Lorsque l'écrivain américain Walter Tevis publie Le Jeu de la dame en 1983, aucune femme ne figure dans le top 50 mondial. Une seule, la Géorgienne Nona Gaprindashvili, détient le titre de grand maître, tandis qu'une stricte ségrégation règne dans la plupart des tournois internationaux. Tevis n'avait donc aucun modèle réel pour façonner Beth Harmon, rappelle L'Équipe Magazine. Ironie du sort, c'est précisément Judit Polgár qui, quelques années plus tard, donnera chair à cette fiction en révolutionnant la discipline et en suscitant des vocations durables.

« Elle était la joueuse la plus forte de l'histoire. J'ai même copié certaines de ses ouvertures. »
— Jennifer Shahade

La championne américaine raconte à Vanity Fair : « Les échecs sont vraiment devenus quelque chose pour moi à l'époque de l'âge d'or des sœurs Polgár, et en particulier de Judit Polgár, qui était la joueuse la plus forte de l'histoire. Elle avait un style super agressif et j'adorais m'intéresser à ses jeux. J'ai même copié certaines de ses ouvertures. »

« Dans Le Jeu de la dame, Beth joue des ouvertures un peu plus marquées et stratégiques, mais elle est aussi très agressive. Judit Polgár avait elle aussi les cheveux roux flamboyants, c'est un autre corollaire de la série », développe Shahade.

Retirée des échiquiers depuis août 2014, Judit Polgár n'a jamais quitté le monde des échecs. Elle en a simplement déplacé le centre de gravité. Après une courte expérience à la tête de l'équipe masculine de Hongrie — une première là encore dans un univers très masculin —, l'ancienne prodige a choisi de consacrer l'essentiel de son énergie à la transmission. Sa nouvelle priorité : faire des échecs un outil éducatif à destination des plus jeunes, bien au-delà du cercle des joueurs confirmés.

Polgár développe ainsi des méthodes pédagogiques pour enfants, diffusées en librairie et pensées pour être accessibles dès le plus jeune âge. Elle intervient régulièrement dans les écoles, convaincue que le jeu d'échecs constitue un formidable levier pour accompagner le développement cognitif et émotionnel.

En parallèle, elle supervise un vaste festival international dont l'ambition affichée est de fédérer jusqu'à cinq millions de passionnés à l'horizon 2025. À cela s'ajoute un programme éducatif spécifique destiné aux enfants dès 4 ans, conçu comme une initiation progressive aux mécanismes de la pensée stratégique. Les objectifs sont clairement assumés : stimuler la mémoire, renforcer les capacités d'analyse, structurer la pensée logique, améliorer la concentration, mais aussi encourager la créativité — une dimension souvent sous-estimée du jeu d'échecs.

Pour Judit Polgár, la popularité récente des échecs ne saurait suffire à transformer durablement les pratiques. « Le Jeu de la dame, c'est bien, mais ça ne suffira pas. Il faut faire entrer les échecs dans les écoles », clamait-elle récemment sur CNN, alors qu'elle pilotait déjà, dès 2013, l'intégration des échecs comme matière optionnelle dans les écoles primaires hongroises. À ses yeux, le succès médiatique ne remplace ni la structuration institutionnelle, ni la continuité pédagogique.

Elle insiste sur la portée existentielle de la discipline : « ***Les échecs donnent des outils pour la vie. On peut citer la logique, la résilience, la capacité à trancher, à accepter une défaite, ou même à maîtriser l'euphorie d'une victoire*** », ajoute-t-elle.

Un discours nourri par l'expérience personnelle de cette mère de deux enfants, épouse d'un vétérinaire, qui a mis un terme à sa carrière sportive après avoir décroché une médaille d'argent avec la sélection masculine hongroise lors de l'olympiade d'échecs de Tromsø.

La reconnaissance institutionnelle ne tarde pas à suivre. Le 20 août 2015, jour de la fête nationale célébrant la fondation du royaume de Hongrie en l'an Mil, Judit Polgár se voit décerner la médaille de l'Ordre de Saint-Étienne, la plus haute distinction honorifique du pays, souvent comparée à la Légion d'honneur française. ***Cette récompense vient saluer à la fois un parcours sportif hors norme et une contribution majeure à l'enrichissement du système éducatif***. Soutenue par Morgan Stanley et nommée ambassadrice de l'ONU pour l'égalité entre les femmes et les hommes, Judit Polgár capitalise aujourd'hui sur son statut d'icône mondiale. ***Elle incarne une figure rare : celle d'une championne ayant non seulement brisé les plafonds de verre, mais choisi d'utiliser son aura pour transformer durablement les structures. Preuve, s'il en fallait une, que la « reine » Judit Polgár — capable, au cours de sa carrière, de faire vaciller les certitudes et de rendre fous certains de ses adversaires — possède décidément plus d'un tour dans son sac.***

FRANCIS HALLÉ

BOTANISTE, DESSINATEUR, PASSEUR : L'HOMME QUI APPRENAIT À VOIR LES ARBRES

Le grand botaniste et dessinateur d'arbres Francis Hallé est mort le 31 décembre 2025, à l'âge de 87 ans, à Montpellier, la ville où il vivait et travaillait depuis de longues années. ***Avec lui disparaît bien plus qu'un scientifique de renommée internationale*** : s'éteint une manière rare d'habiter le monde, faite d'attention extrême au vivant, de lenteur assumée, de précision presque amoureuse dans l'observation des formes, et d'une exigence intellectuelle qui refusait toute simplification abusive. ***Francis Hallé fut à la fois un explorateur des forêts primaires, un théoricien majeur de l'architecture végétale, un pédagogue infatigable et un dessinateur hors pair***. Il incarnait cette figure devenue trop rare du savant humaniste, pour qui la connaissance ne se dissocie jamais ni de l'émerveillement, ni de la responsabilité morale.

par Morgane Charnière

Botaniste de formation, spécialiste mondial des forêts tropicales humides et de la canopée — cet étage supérieur des forêts longtemps demeuré invisible aux chercheurs —, Hallé a profondément transformé notre compréhension des arbres. ***Il n'a cessé de rappeler que l'arbre n'est pas un « objet » biologique figé, mais un organisme dynamique, plastique, inventif, capable d'une diversité de formes et de stratégies que l'animal lui-même ne peut égaler***. Là où l'humain voit un tronc, des branches et des feuilles, Hallé voyait une histoire, une logique de croissance, une réponse patiente aux contraintes du milieu. Il parlait des arbres comme on parle d'architectes ou d'ingénieurs, avec un respect dénué de romantisme facile, mais chargé d'une profonde admiration rationnelle. Cette capacité à faire comprendre sans vulgariser, à transmettre sans abaisser, fut au cœur de son œuvre scientifique comme de son engagement public. En 2019, il était l'une des figures centrales de la grande exposition « Nous les Arbres » à la Fondation Cartier pour l'art contemporain, exposition manifeste qui entendait déplacer le regard occidental, anthropocentré, vers une considération élargie du vivant. Les arbres n'y étaient pas seulement montrés comme des motifs esthétiques ou des symboles écologiques, mais comme des êtres à part entière, dotés de temporalités propres, de stratégies, d'interactions complexes avec leur environnement. Hallé y apparaissait à la fois comme savant et comme artiste, brouillant volontairement les frontières entre disciplines, convaincu que la séparation entre art et science appauvrit notre compréhension du réel. Nous l'avions rencontré à cette occasion, lors d'un atelier destiné au jeune public. Il y prodiguait, avec une patience presque désarmante, des conseils pour dessiner les arbres — non pas pour les « embellir », mais pour les comprendre. Chez Hallé, le dessin n'était jamais décoratif. Il était un outil cognitif, un prolongement de l'observation scientifique. ***Dessiner un arbre, expliquait-il, c'est être contraint de regarder vraiment : de suivre une ramification jusqu'à son terme, de comprendre pourquoi telle branche s'interrompt, pourquoi telle autre bifurque, pourquoi la symétrie apparente se dissout toujours dans une logique plus subtile.*** Le crayon devenait ainsi un instrument de pensée, presque un scalpel intellectuel, obligeant l'œil et l'esprit à ralentir, à renoncer aux clichés visuels. Ses dessins, d'une précision vertigineuse, sont aujourd'hui reconnus comme des œuvres à part entière. Ils témoignent d'un savoir encyclopédique, mais aussi d'un sens aigu de la composition et du rythme. Hallé dessinait comme il écrivait et comme il pensait : sans effets inutiles, mais avec une densité qui force l'attention.

Au-delà de la science et de l'art, Francis Hallé fut un lanceur d'alerte constant, mais jamais un moraliste. Il dénonçait avec fermeté la destruction des forêts primaires, qu'il considérait comme des bibliothèques du vivant, irremplaçables et irréversibles. Il rappelait inlassablement que planter des arbres ne compense pas la disparition de forêts anciennes, tant les échelles de temps biologiques excèdent de loin celles de l'économie ou de la politique. ***Chez lui, l'écologie n'était pas un slogan, mais une discipline de pensée exigeante, fondée sur la connaissance et sur l'acceptation de limites — celles de l'humain face au vivant.***

Ce qui frappait chez Hallé, jusque dans ses dernières interventions publiques, était son refus de la posture prophétique. Il ne se présentait jamais comme un sage au-dessus du monde, mais comme un observateur obstiné, presque têtu, qui avait passé sa vie à regarder là où personne ne regardait : en hauteur, dans la canopée, mais aussi en profondeur, dans les structures invisibles des formes végétales. Il savait que les arbres ne parlent pas, mais il consacra son existence à nous apprendre à les écouter autrement — par la science, par le dessin, par l'attention.

La disparition de Francis Hallé laisse un vide considérable. Dans le champ scientifique, bien sûr, tant ses travaux ont structuré des générations de chercheurs. Dans le monde de l'art et de la culture, aussi, car il incarnait un trait d'union rare entre rigueur scientifique et sensibilité esthétique. Mais surtout dans notre rapport collectif au vivant. À l'heure où la biodiversité s'effondre et où la tentation est grande de répondre par des solutions technologiques rapides, Hallé rappelait une vérité dérangeante : il faut d'abord apprendre à regarder, à comprendre, à respecter. Les arbres, disait-il en substance, n'ont pas besoin que nous les inventions autrement. Ils ont besoin que nous les laissions être.

En hommage, Noir & Blanc salue un homme qui aura passé sa vie à élever notre regard — littéralement — vers les cimes, mais aussi à nous ancrer dans une pensée plus juste, plus lente, plus exigeante du monde vivant. Francis Hallé n'est plus, mais ses arbres, eux, continuent de croître dans nos imaginaires, à condition que nous acceptions enfin de les regarder comme il nous l'a appris : sans domination, sans naïveté, avec une attention profonde et une responsabilité intacte.

Pourquoi la Photographie ?

Regarder à travers un objectif incite à voir le monde d'un autre œil, à l'affut de lieux ou de gens à photographier. Par ailleurs, les objets oubliés, parce que vous ne les considérez plus, auront un attrait renouvelé et deviendront des sujets de prédilection pour votre passetemps. Que vous soyez novice ou avancé, votre attention est toujours sollicitée. Que vous soyez à l'affut de forme ou de ligne, d'une lumière à capturer, ou d'un sujet à mettre en valeur, vous déployez une concentration soutenue, stimulant ainsi votre niveau de perception visuel.

NOIR ET BLANC

LA VIE EN NUANCES !

PLUS QU'UN

Simple magazine

UNE VISION CULTURELLE

Noir &
Blanc
vous dit merci !